

À l'ouest de la Lune

DU MÊME AUTEUR, CHEZ LE MÊME ÉDITEUR :
UN MARIAGE CONTRE NATURE,
PISSARRO RACONTÉ PAR SA MÈRE, 2016

TITRE ORIGINAL : *THE INVISIBLE HOUR*
ATRIA BOOKS / SIMON & SCHUSTER, AOÛT 2023

© 2023 BY ALICE HOFFMAN
© ISTYA & CIE 2024 POUR L'ÉDITION FRANÇAISE

ISTYA / SLATKINE & CIE,
19, RUE SAINT-SÉVERIN
75005 PARIS
CONTACT@ISTYA-SCIE.FR

© ISTYA / SLATKINE & CIE 2024
ISBN 978-2-88944-250-8

Alice Hoffman

À l'ouest de la Lune

Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Michel Bessières



Istya
& Cie

Sommaire

Prologue	9
----------------	---

PREMIÈRE PARTIE ICI ET MAINTENANT

Chapitre 1 À travers l'univers	15
---	----

Chapitre 2 Fuir sans se retourner	47
--	----

Chapitre 3 Ce qui devait arriver	75
---	----

DEUXIÈME PARTIE

1837

Chapitre 4	
L'homme qui disparaissait	133

Chapitre 5	
Nous marchons invisibles	149

Chapitre 6	
Frère moineau	177

TROISIÈME PARTIE
ENTRE DEUX MONDES

Chapitre 7	
Il fut un temps où nous étions ici	199

Chapitre 8	
À l'ouest de la Lune	223

Remerciements	251
-------------------------	-----

Citations originales	253
--------------------------------	-----

Prologue

Ma vie a commencé une nuit de juin, l'année de mes 15 ans. Je m'appelais toujours Mia Jacob, j'étais toujours le même être de chair et de sang, mais, cette nuit-là, quand j'ai atteint la route, mes pas m'ont guidé vers un avenir qui n'aurait pas dû être le mien.

Je suis partie comme ma mère était arrivée, seule, dans l'obscurité.

La Lune était dorée, la forêt noire comme la nuit, et en faisant abstraction de la présence alentour des montagnes et des champs de l'ouest du Massachusetts, on aurait pu se croire arrivé tout au bout du monde. En vérité, ça l'était un peu, au moins pour moi. Chaque inspiration me brûlait les poumons. Chaque battement de cœur résonnait dans mes tempes. La liberté n'est pas ce qu'on imagine. Je découvrais qu'elle est froide, dense et brillante. Voilà ce qu'on éprouve quand on décide de bouleverser l'ordre des choses. Quand on ramasse les cendres et qu'on laisse le vent les disperser.

Au lever du jour, je devais subir ma punition dans la pâture des vaches, devant tout le monde, afin d'offrir un exemple de ce qui arrive aux mauvais sujets. On attendait de moi que je supplie à genoux, que me repente de mes offenses. J'avais parfois imploré leur pardon pour mes fautes, mais je n'étais plus la

même personne. J'étais celle qui savait comment leur échapper, comment devenir invisible, celle qui avait compris qu'un simple rêve est plus puissant qu'un millier de réalités.

Ils croyaient pouvoir me réduire à la vie que je menais parmi eux, mais j'entrevois mille autres possibilités, chaque fois que j'ouvrais un livre.

Ils m'ont enfermée dans la bergerie. Ils m'ont conseillé de méditer sur le sort qui m'attendait au matin. Moi, j'avais un marteau caché sous le foin ; je l'avais dérobé à l'équipe qui réparait la clôture, au bout de la propriété. Je pensais depuis longtemps qu'un jour viendrait où je devrais m'enfuir.

Je me suis acharnée sur la serrure pendant plus d'une heure. Mes doigts endoloris commençaient à saigner. Je n'arrivais à rien et, soudain, la serrure désarticulée m'est tombée dans la main.

Je portais ma combinaison de travail grise et les bottines rouges de ma mère. J'avais l'allure d'une détenue. En vérité, je m'étais toujours sentie prisonnière, mais c'en était fini. Au printemps, on m'avait coupé les cheveux pour me punir, parce que je ne voulais pas quitter la tombe de ma mère. Quand on m'avait arrachée du bord de la fosse, les fougères auxquelles je m'agrippais m'étaient restées dans les mains. De toute façon, ils avaient un problème avec mes longs cheveux roux. Ils les trouvaient trop séduisants. Selon eux, mes cheveux étaient une source d'orgueil, qui m'incitait à me contempler dans les miroirs et à me croire supérieure aux autres.

Cette fois, le châtement qu'ils s'apprêtaient à m'infliger était bien pire. Ils m'avaient passé une corde autour du cou, au bout de laquelle pendait un bout de carton, frappé de la lettre A. A pour actes déviants. A pour arrogance et anarchie. A pour attitude antisociale. A pour ambition. Au matin, ils allaient marquer mon épaule d'un A au fer rouge pour que je n'oublie jamais ma faute.

Ils avaient découvert les livres que je cachais. Le théâtre complet de Shakespeare. *Le Livre bleu des contes de fées*, le recueil préféré de ma mère quand elle était petite. Les poèmes et la correspondance d'Emily Dickinson. Chaque fois que j'allais en ville, je

m'arrangeais pour m'esquiver et filer à la bibliothèque. Je savais que la magie y avait droit de cité. Je savais aussi qu'ils feraient tout pour détruire cette magie. Ils ont brûlé mes livres avant de m'enfermer. L'odeur âcre des braises montait de la prairie où ils allaient me châtier le lendemain. J'avais un dernier livre, le plus cher à mon cœur, caché dans un recoin de la grange, qu'ils avaient négligé. C'était mon trésor et ma boussole. C'était le livre qui m'avait sauvé la vie. Des siècles auparavant, en des lieux pas si lointains, des femmes avaient été punies pour avoir écouté leur cœur. Avant de quitter la grange pour m'enfuir à travers champs, j'ai fourré *La Lettre écarlate* tout contre ma poitrine. Parfois, on ouvre un livre et on y lit l'histoire de sa vie. C'est ce qui m'était arrivé. La première page m'avait décillé les yeux. J'avais compris qui j'étais et qui je pouvais être.

Le seul autre bien que j'ai emporté dans ma fuite était une toute petite peinture, trouvée dans un tiroir de l'administration. «Tu peux la prendre, avait concédé Evangeline, la responsable du secrétariat et de l'école en surprenant ma découverte. Ça n'intéresse personne.» C'était une aquarelle aux tons bleus et verts. Je la gardais sous mon oreiller. Je la contemplais tous les soirs. Elle me rappelait que la beauté existe en ce monde. Elle m'illuminait, même dans la tiède obscurité aux fraîcheurs végétales, quand la prairie appartient aux lucioles et la forêt aux constellations sauvages de fleurs blanches.

Les chiens me connaissaient bien. Ils ne se sont pas interposés quand j'ai franchi la barrière. Ils n'ont même pas aboyé. Des chauves-souris en chasse virevoltaient entre les arbres. Il y avait des myriades d'étoiles, mais je n'avais pas le temps de regarder le ciel. J'avançais en frôlant les ronciers. Plusieurs fois, mes jambes s'y sont accrochées. Elles saignaient. Ma mère n'avait pas su comment nous défaire des entraves qui nous retenaient. Mais je n'étais pas comme elle. Je possédais la clé, ce livre publié pour la première fois en 1850, ce livre qui comprenait notre histoire mieux que quiconque autour de nous. Je me suis débarrassée du carton accroché à mon cou, je l'ai déchiré, pour laisser ce monde derrière moi, à jamais.

J'ai traversé les champs, trouvé le sentier de terre, dépassé le bouquet de vieux chênes. Le mont Hightop, ultime refuge des ours, se profilait au loin. Je savais comment m'y prendre. Voyager sans bagages. Avancer sans se retourner. Ne garder que le strict nécessaire. Je suis entrée dans la forêt et je me suis dirigée vers la ville. J'étais née ici, j'y avais vécu toute ma vie, mais c'en était fini. Je serais indiscernable parmi les fougères et les pins, invisible aux voitures de passage. Brindilles et épines crissaient sous mes pas. Je me frayais un chemin au milieu d'une végétation dense, aux lourds accents d'humus et de résine. C'était la fin d'une ère et le début d'une vie.

À la fin des contes de fées, la jeune fille sauvée est celle qui a surmonté les épreuves par elle-même.

Quand je suis arrivée à l'entrée de la ville, j'ai filé le long des rues. J'ai couru comme je n'avais jamais couru. Je voulais atteindre le seul endroit où une porte s'ouvrirait pour moi. L'endroit où j'avais découvert la clé.

Bien avant que le soleil se lève, bien avant qu'ils entrent dans la grange et découvrent ma fuite, bien avant qu'ils se lancent à mes trousses, je m'étais réfugiée dans la bibliothèque.

C'est là où ma vie a commencé.

Première partie

Ici et maintenant

À travers l'univers

Ivy Jacob venait de Boston. Elle avait habité toute sa vie à Beacon Hill, mais, si on lui demandait où elle avait grandi, elle répondait : « À l'ouest de la Lune ». Elle riait en mentionnant cette contrée de conte de fées, qui n'a jamais existé en ce monde ni ailleurs, mais son regard disait clairement combien elle aurait aimé que ce fût vrai.

Elle ne s'était jamais sentie chez elle à Louisburg Square, enclave huppée d'hôtels particuliers néo-classiques, encadrant un petit parc arboré, où prospéraient les meilleures familles de la ville. On ne s'y parlait guère entre voisins, mais on s'y estimait mutuellement et on respectait les règles. Les filles du quartier portaient jupes plissées et chemisiers à col Claudine, elles faisaient ce qu'on leur disait et sortaient de Birch School, leur bac en poche, pour filer à l'université, à Wellesley ou à Mount Holyoke. Ivy n'était pas comme elles. Elle n'en faisait qu'à sa tête. Ses parents n'aimaient guère ses airs butés, ses jupes trop courtes qui la faisaient se couvrir de honte, sa façon de considérer sa beauté comme une malédiction, de massacrer ses cheveux à coups de ciseaux une année et de les teindre en bleu une autre, de sortir en trombe de la pièce, chaque fois qu'ils essayaient de lui inculquer un peu de bon sens. Ivy n'en était pas moins une jeune fille intelligente. Lire l'enchantait depuis toujours. Elle

passait des heures à la bibliothèque du Boston Atheneum, mais, malgré son amour des livres, elle négligeait son travail scolaire, enchaînait les mauvais résultats et s'ennuyait à mourir en classe. Elle adorait Thoreau pour son esprit rebelle, les sœurs Brontë pour leurs histoires d'amour sombres et tragiques et Toni Morrison, dont les romans la faisaient pleurer et lui donnaient l'impression de ne rien connaître de la vie.

Les rares trésors qu'elle possédait, elle les gardait dans une boîte à bijoux, cadeau reçu dans son enfance. Une fois le couvercle ouvert, une danseuse tournait en rond. Le contenu se limitait à quelques babioles : des bracelets en argent ; le talon d'une place de concert auquel elle avait assisté en l'absence de ses parents, alors en vacances ; la clé de la maison de leur femme de ménage, Helen Connelly...

Helen n'avait pas eu d'enfant et le regretterait à jamais, elle savait tout de la famille et surtout à quel point Ivy était malheureuse. Helen travaillait chez les Jacob depuis la petite enfance d'Ivy, qu'elle considérait comme sa propre fille. D'ailleurs, si Ivy avait été sa fille, elle l'aurait retirée de cette école privée, qui la condamnait à l'échec, et elle lui aurait manifesté de l'amour.

« En cas d'urgence, avait dit Helen en tendant sa clé à Ivy. Si tu as besoin de moi, un jour. »

Ivy s'était jetée dans les bras d'Helen pour la remercier.

« Chaque jour est une urgence », avait-elle murmuré et, malgré son sourire, la réponse n'avait pas l'air d'une plaisanterie.

« N'oublie pas, avait répondu Helen. Tu peux compter sur moi. Jour et nuit. »

Avec ses cheveux noirs et ses yeux gris, Ivy était d'une beauté indiscutable, mais en grandissant, elle devenait toujours plus ingérable. C'était, du moins, l'opinion de ses parents. Sa mère finit même par considérer Ivy, alors âgée de seize ans, comme le drame de sa vie. Pendant sa dernière année de lycée, elle alignait des notes catastrophiques et se levait souvent après midi. Elle se déclara végétarienne, décision qui n'avait d'autre raison, ses parents en étaient convaincus, que de les contrarier. Un jour, Ivy finit au commissariat pour vandalisme, avec tout

un groupe qui avait peint en rouge les pieds de la statue de John Harvard, sur la pelouse de Harvard Yard. Elle enchaînait les aventures avec les garçons. Elle avait même été surprise au lit, dans sa chambre, avec le fils d'un voisin, étudiant à Harvard. Ce Noah Brinley était le rejeton d'une famille irréprochable, mais leur relation n'en était pas moins inacceptable. On n'informa pas les parents du garçon de la situation – une telle conduite était bien de son âge –, mais Ivy fut interdite de sortie pendant plusieurs semaines, sanction dont l'inutilité aurait été vite constatée par des parents plus attentifs. Comment ne voyaient-ils pas les traces de pas humides laissées par leur fille sur le tapis de l'entrée, au retour de ses escapades nocturnes, qui l'entraînaient, jusqu'aux petits matins frisquets, vers le jardin public, la chambre d'étudiant de Noah ou Beacon Street ?

IVY NE COMPRIT CE QUI lui arrivait qu'en septembre, trois mois s'étaient écoulés. Elle avait déjà eu, auparavant, des cycles irréguliers, mais, un jour, elle sentit quelque chose bouger dans son corps. Jusqu'ici, personne n'avait jugé utile de l'éclairer sur la contraception. Elle-même estimait qu'elle pouvait se fier à Noah pour s'occuper de ces questions, mais assumer ses responsabilités n'était pas le fort du jeune homme. Et voilà qu'il lui semblait qu'elle avait avalé la mer, qu'une vague la parcourait et tressaillait en elle, comme si un autre cœur battait contre le sien. Jamais Ivy n'avait envisagé de porter un bébé, les enfants ne l'intéressaient pas, mais, désormais, le monde avait changé.

C'était la rentrée à Harvard. Elle trouva Noah dans sa chambre de la résidence universitaire, où il rangeait ses affaires. Il avait disparu tout l'été, passé ses vacances en France avec ses parents et, pour une raison ou une autre, il n'avait pas repris contact avec Ivy depuis son retour aux États-Unis. À vrai dire, il y avait d'autres filles qu'il trouvait plus intéressantes, moins empêtrées dans leurs problèmes et plus averties sexuellement. Noah avait une belle stature, des traits séduisants, une chevelure auburn bien fournie. « Ah ! Salut », dit-il d'un ton hésitant quand il l'aperçut dans l'embrasure de la porte. La silhouette d'Ivy lui

parut plus étouffée qu'à l'ordinaire. Elle affichait une expression étrange, comme si elle était dans un état second, proche de la transe. « Qu'est-ce que tu fais là ? » demanda-t-il après une pause un peu trop longue.

Elle était venue lui dire que leurs deux vies étaient sur le point de changer, qu'ils étaient faits l'un pour l'autre, qu'ils allaient être heureux, mais lorsqu'elle annonça qu'elle était enceinte, Noah resta sans voix. Son visage était inexpressif, il paraissait étourdi, comme lorsqu'on a trop bu. Ivy voulait qu'ils s'enfuient tous les deux, elle le lui dit. La seule réaction de Noah fut de fermer la porte derrière elle, parant ainsi au retour inopiné de son colocataire.

« Baisse d'un ton », dit-il. À cet instant, dans la petite chambre d'étudiant, sa voix sonnait comme celle du père d'Ivy.

Ivy s'était persuadée qu'ils s'aimaient, comme ils se l'étaient avoué l'un à l'autre, mais le regard sombre et fuyant de Noah sapait ses certitudes. Elle connaissait bien cette expression, son père prenait parfois la même. Déception et froideur. Noah était toujours dans la chambre, avec elle, mais il semblait à mille lieues de là.

« Tu as vraiment pensé que je pourrais tout laisser tomber ? » dit Noah, d'une voix glaciale, ses traits fins déformés par la contrariété. « J'entre en deuxième année. C'est une étape importante. Tu crois vraiment que je vais tout gâcher ? »

Ivy se sentit comme une petite fille, abandonnée dans un monde en désordre. Elle avait toujours affiché une attitude délurée, mais, en vérité, Noah était le premier garçon avec lequel elle avait eu une relation sexuelle. Elle n'avait pu se résoudre à se confier au médecin de famille, qui aurait immédiatement alerté sa mère. La seule fois où elle s'était décidée à demander de l'aide, elle était allée jusqu'aux portes d'une clinique, devant laquelle protestait un groupe de manifestants hostiles, qu'elle n'avait pas eu le courage d'affronter. « Je pensais que tu voulais qu'on soit en couple. »

En toutes choses, Noah dépendait du bon vouloir de ses parents. S'ils avaient vent de cette histoire avec Ivy, ils seraient

furieux. Qui sait le prix qu'il aurait à payer? Jamais il n'aurait été admis à Harvard sans l'entregent de son père. «Les gens changent, tu sais», répondit-il avec assurance. C'était une phrase qu'il avait souvent entendu son père prononcer.

Savait-il seulement ce qu'il éprouvait pour Ivy? L'amour est un sentiment insaisissable, non? La beauté d'Ivy avait tout pour séduire, mais, avec le recul, le charme initial de l'aventure – les baignades dans la rivière Charles, malgré la pollution et le froid glacial, le chapardage dans les boutiques de Charles Street, les étreintes nocturnes dans le Boston Public Garden – lui paraissait bien puéril. À Ivy de décider si elle souhaitait se débarrasser du bébé ou le garder. En quoi était-il concerné?

«Ok, dit Noah. Que veux-tu que je te dise? Fais ce qu'il te plaît!»

«Ce qu'il me plaît?» Ivy n'en revenait pas. «Ce n'est pas plutôt toi qui fais tout comme il te plaît?»

Noah recula d'un pas. Les yeux gris d'Ivy lui rappelaient ceux d'un félin. Allez savoir à quoi est prête une fille comme elle! Si émotive. Prête à mordre à tout moment. Et si elle s'avisait de téléphoner à ses parents ou de frapper à leur porte pour demander de l'aide? Et si elle le faisait chanter, le harcelait, l'épiait le long du Harvard Yard pour lui tendre un guet-apens? Il devait penser à son avenir, c'était l'essentiel. Ivy appartenait déjà à son passé. D'ici quelques années, elle ne serait sans doute rien de plus qu'un vague souvenir.

«Bon! Écoute, j'ai un cours maintenant», lança Noah d'un ton brusque, sans mesurer la rudesse de son attitude ni même y prêter attention. «Tout le monde n'a pas le luxe de pouvoir perdre son temps.»

Noah s'éloigna, la tête haute, comme si sa dignité avait été offensée. Après tout, les histoires d'amour finissent souvent mal. Ivy n'était pas la première dont il briserait le cœur. Pas la dernière, non plus, probablement.

Il avait été sur le point de lui dire: c'est ton problème, pas le mien, mais rompre sans un mot était plus facile. À peine avait-il tourné le coin du couloir, qu'Ivy lui était sortie de l'esprit.

ELLE ATTENDIT UNE SEMAINE, mais repousser l'échéance ne réglait pas le problème. Ses rêves la réveillaient au milieu de nuit. Elle n'entrait plus dans ses vêtements. Lorsqu'elle se décida à parler à son père, il la gifla, réflexe qu'il devrait à jamais regretter.

D'ordinaire, il n'était pas violent, mais il était trop tard pour revenir sur ce geste. Et maintenant, Ivy le fixait comme si elle faisait face à un inconnu.

« Mais qu'est-ce que tu as dans la tête ? Tu ne pouvais pas réfléchir ? » éructa-t-il. Voulait-elle tuer sa mère, pousser la famille à la ruine, gâcher sa vie ?

« J'attends un enfant, répondit Ivy. Je pensais que tu m'aiderais. »

On l'envoya dans sa chambre, à l'étage, comme une enfant prise en faute. De là, elle percevait les éclats de voix de ses parents, qui se disputaient au salon. Sans un bruit, elle alla se poster en haut de l'escalier, pour entendre ce qu'ils manigançaient. Son sort était scellé. On allait l'expédier dans un pensionnat de l'Utah, un établissement que les parents désignaient comme un centre fermé, et, dès l'accouchement, le bébé serait proposé à l'adoption. Il s'agissait de son corps et de son avenir, mais ils s'arrogeaient le droit d'en disposer et ils entendaient bien reprendre le contrôle d'une situation qu'ils jugeaient désastreuse.

Ivy mit quelques affaires dans une valise et attendit qu'ils se couchent avant de descendre les trois étages, jusqu'à la porte d'entrée. Elle aurait pu laisser un mot pour Helen, qui avait toujours été si prévenante ; elle aurait pu prendre la clé, qu'elle gardait dans son coffret à bijoux, et se rendre chez Helen, à South Boston, par la ligne T du métro, mais elle agissait sans réfléchir. L'urgence était de s'éloigner au plus vite, pour que ses parents ne décident pas de son avenir à leur guise. Qu'ils lui prennent son bébé était hors de question.

Elle ne se soucia pas de refermer derrière elle la porte sur la rue. Aux yeux de ses parents, rien n'était plus précieux que les biens qu'ils possédaient, raison pour laquelle ils prenaient toujours soin de verrouiller la porte à double tour. Eh bien, ils allaient comprendre ce qu'on ressent quand on se voit dénier

ses désirs et ses rêves! Et qu'ils se mettent bien en tête qu'elle n'avait pas l'intention de revenir.

Un frisson la parcourut quand elle prit conscience que son destin était désormais entre ses mains. Elle se ressaisit et marcha jusqu'à Harvard Square. Elle s'assit, jambes croisées, sur les briques, à proximité de la station de métro, où traînaient les gens de son âge pour acheter de la drogue. Dos appuyé au mur, ses longs cheveux noirs libérés, elle rangea sa valise sous ses jambes. Elle portait un jean et une veste. Trop légère pour la saison, regrettait-elle maintenant. Les nuits de septembre étaient fraîches. Le temps passait si vite.

Ivy espérait apercevoir Noah. Elle aurait tant voulu qu'il ait changé d'avis. Mais Noah ne se montrait pas et s'il était passé par là, il aurait tout bonnement poursuivi son chemin. Il avait déjà arrêté son attitude: si jamais il tombait sur Ivy, il éviterait tout signe d'accointance et n'échangerait pas un mot avec elle. Après tout, il ne lui devait rien. Il détournerait le regard et il l'ignorerait. D'ailleurs, n'est-ce pas ainsi qu'il l'avait quittée?

Une jeune femme, chargée d'un lourd sac à dos, s'assit à côté d'Ivy.

«Salut, comment ça va?»

— À ton avis?» répondit Ivy, réalisant avec embarras que ses yeux étaient rougis par les larmes.

«À mon avis, on vit dans un monde sans pitié», commenta sa voisine.

Ivy essuya ses larmes. À quoi bon pleurer, maintenant?

«Les gens heureux, ça doit bien exister quelque part, murmura-t-elle, sans trop de conviction.

— Oui, ça existe. Et je sais où les trouver.»

La nouvelle connaissance d'Ivy s'appelait Kayla, du moins était-ce le prénom qu'elle avait adopté. Elle en avait eu un autre, choisi par ses parents, mais ça n'avait plus d'importance. Kayla allait dans le Massachusetts. Elle avait entendu parler d'une communauté, dans l'ouest de l'État, où on acceptait les gens tels qu'ils étaient, et pas comme leur famille aurait voulu qu'ils soient. Personne n'y jugeait personne et tous partageaient ce qu'ils

avaient. Elle traînait à Harvard Square, où elle faisait la manche, le temps de rassembler assez d'argent pour se payer le voyage en bus.

Et voilà que faire la manche devenait inutile : en quittant la maison, Ivy avait pris la carte de crédit de son père. Comme il n'avait pas encore fait opposition, les deux jeunes femmes s'offrirent une assiette de frites à Charlie's Kitchen et s'équipèrent chacune d'une nouvelle paire de chaussures. Elles se rendirent ensuite dans le centre de Boston où Ivy retira d'un distributeur assez de liquide pour payer deux allers pour le Massachusetts, puis elle se débarrassa de la carte de crédit dans une poubelle de la gare routière.

Alors qu'elles attendaient le bus Greyhound, Ivy se figea une longue minute. Elle allait entamer une nouvelle vie.

« N'aie pas peur », la rassura Kayla.

Ivy frissonnait. Son monde familier lui semblait soudain lointain et elle regretta de ne pas avoir appelé Helen.

« Ça va. Je n'ai pas peur, répondit-elle avec assurance.

— Là où on va, on nous comprendra », la réconforta Kayla.

Ivy était épuisée. Une fois installée dans la pénombre chaude et confortable du bus, elle s'endormit, rassérénée. Lorsqu'elle ouvrit les yeux, trois heures plus tard, à Blackwell, dans le Massachusetts, elle regarda à travers la vitre. Le ciel nocturne scintillait d'étoiles. Elle se dit que la bonne fortune l'avait peut-être menée au paradis.

AU MOMENT DE QUITTER son domicile, un peu avant 6 heures, Kenneth Jacob vit d'emblée que quelque chose clochait. Il comprit ce que signifiait la porte laissée déverrouillée par sa fille. Le vent l'avait ouverte en grand, deux pigeons hésitants tâtonnaient sur le carrelage de marbre noir et blanc. Ivy n'avait laissé aucune trace. Elle avait bel et bien disparu.

Il fallut dix mois au détective privé, sollicité par Ken, pour la localiser. Elle vivait à la campagne, dans le Massachusetts, aux alentours de Blackwell, dans une ferme délabrée, où elle avait

accouché d'une petite fille. Dans son bureau de Beacon Street, le père d'Ivy reçut le détective qui lui remit les photos prises au cours de ses planques. Pendant qu'il les examinait, l'enquêteur lui expliqua qu'Ivy appartenait à une secte locale, dirigée par un vrai fêlé, qui contraignait ses disciples à rompre tout lien avec leur famille et avec l'extérieur. La famille Jacob était originaire de cette région. C'est d'ailleurs aux pommeraies des environs de Blackwell que les ascendants directs de Ken devaient leur premiers succès financiers, prolongés par la suite dans l'immobilier et la banque, à Boston. Selon la chronique familiale, une aïeule aurait même eu un enfant avec John Chapman, l'illustre botaniste, plus connu sous le nom de Johnny Appleseed, si bien que Ken Jacob aimait dire que la famille avait les pommes dans le sang.

Sur les photos à gros grain prises par le détective, Ivy, coiffée d'un foulard dont sortaient ses cheveux nattés, le visage épanoui, cueillait, semblait-il, des mûres. Vêtue d'une veste d'homme élimée, elle tenait un panier d'osier à la main. Son attention se portait sur les arbustes chargés de baies, tandis qu'un bébé s'activait sur une couverture, à côté d'elle. La barre noire d'une forêt de pins fermait l'horizon de cette scène ensoleillée. Sur le côté, on distinguait une pommeraie, où Ken, s'il avait possédé l'expertise dont il se prétendait le dépositaire, aurait reconnu des arbres de la variété look-no-further, issue des croisements mis au point par Johnny Appleseed.

«Son petit copain du lycée est avec elle?» demanda Ken.

Depuis la disparition d'Ivy, il se rongait les sangs. Il avait toujours vécu avec la conviction qu'il pouvait venir à bout de n'importe quel problème, ainsi qu'il l'avait répété solennellement à son épouse, récemment, mais il commençait à douter de lui-même.

«Noah Brinley? Non. Impossible, il est à Harvard. Elle est avec ce type, Joel Davis, le chef de la communauté. Il prétend être passé par l'université de Harvard, mais la seule trace que j'ai pu trouver de lui, c'est auprès de l'administration pénitentiaire du Massachusetts. Il a fait de la prison à Bay State Correctional Center, pour coups et blessures.

— Ça suffit comme ça ! Il faut mettre un terme à cette histoire. Et vite ! » éructa Ken Jacob, visiblement excédé. Il ne s'agissait plus d'un caprice d'adolescente, sa fille était en train de gâcher sa vie.

« Ken », l'interrompt le détective. Personnage affable et rompu, au gré de ses enquêtes, aux situations dramatiques, il appelait ses clients par leur prénom lorsqu'il devait annoncer une mauvaise nouvelle : « Elle l'a épousé. »

Ken Jacob hocha la tête. « Je vois », dit-il. Il affichait le plus grand calme, mais l'angoisse le taraudait. Il avait appris, dès l'enfance, à ne jamais laisser transparaître ses sentiments face à quiconque, fût-ce sa mère ou sa nounou. De plus, par une sorte de réflexe qu'il tenait de son expérience dans la finance, il envisageait un plan B en chaque circonstance. Ivy avait désormais 18 ans, mais l'écueil pouvait être contourné. « Peut-on récupérer l'enfant ? » En apprenant la grossesse d'Ivy, il s'était persuadé que le bébé devait être proposé à l'adoption. Mais l'urgence avait changé : désormais, il s'agissait de sauver ce qui pouvait l'être. Ils auraient une petite-fille. Un enfant modèle. Ils la protégeraient et redoubleraient d'attentions à son égard, comme – mais il n'osa pas aller au bout de sa pensée – ils n'avaient pas protégé Ivy.

« C'est peu probable, répondit froidement le détective. Davis a reconnu l'enfant. Son nom figure sur l'acte de naissance. Il faudrait contester la paternité et ça ferait du grabuge. D'après mes renseignements, c'est un sacré salaud. »

Il en résulterait des articles dans le Boston Globe, des passes d'armes entre avocats, des audiences au tribunal. Son épouse était-elle assez solide pour s'engager dans cette offensive ? Ken en doutait.

« On pourrait enlever l'enfant ! lança Ken. Un petit commando opérerait au milieu de la nuit, un camion attendrait devant la porte de la communauté, moteur tournant au ralenti. »

— Si vous voulez récupérer l'enfant, j'ai les gars pour monter le coup. Ça vous coûterait dans les 30 000. Mais il y a toujours un risque de dérapage, le mit en garde le détective. Vous y laisserez votre argent, sans garantie de résultat. »

Ce n'était pas l'argent qui préoccupait Ken Jacob, mais la perspective de laisser son épouse seule, dans l'hypothèse où il serait poursuivi et condamné pour enlèvement.

Accablé par son impuissance à changer la donne, il rangea avec soin les photos dans le tiroir supérieur de son bureau et régla les honoraires du détective. Pas une seule fois, il ne fit part à son épouse des informations qu'il avait recueillies, même les nuits où Catherine pleurait de désespoir à ses côtés. La vérité, estimait-il, était pire que la plupart des hypothèses qu'elle pouvait échafauder. Comment pourrait-il lui mettre sous les yeux les clichés de leur ravissante enfant, dans cette austère tenue grise digne d'une secte puritaine ? Il ne supportait pas cette idée. Ken avait pratiqué le ski et les randonnées à raquettes, près de Blackwell, dans sa jeunesse. Il faisait alors halte à la taverne Jack Straw, un restaurant très simple. Il était allé voir une curiosité locale : l'Arbre de vie, planté par Johnny Appleseed lui-même, avant son départ pour l'Ouest. Il avait constaté que la légende disait vrai : cet arbre fleurissait l'hiver. Ce prodige l'avait émerveillé. On pouvait donc croire aux phénomènes magiques, au moins passagèrement.

Ivy s'était-elle seulement souciée de ce qu'ils éprouvaient ? Devinait-elle qu'après sa fugue, il avait passé presque toutes les nuits, assis devant la porte d'entrée, guettant son retour ? Il n'était plus question d'attendre, elle ne reviendrait pas. Ivy était mariée, ce n'était plus leur petite fille. À quoi bon l'annoncer à Catherine ? Qu'elle le sache ne changerait rien. Les dés étaient jetés, on ne reviendrait pas en arrière. Leur fille était perdue pour eux, elle avait choisi sa damnation. S'il avait sauté dans sa voiture et s'était contraint à trois heures de route, Ivy serait sans doute accourue à sa rencontre, son bébé dans les bras, reconnaissante à tout jamais. Elle aurait fondu en larmes, exprimé ses regrets et maudit sa décision de fuguer. Elle aurait pardonné la gifle reçue, le refus de son père de l'aider quand elle avait eu besoin de lui. Ils auraient pu s'absoudre mutuellement et entamer un avenir partagé. Mais Ken Jacob regagna son bureau, ferma la porte à clé et ne prononça plus jamais le prénom d'Ivy.

ESPACE NATUREL LONGTEMPS RESTÉ aux marges de la civilisation, l'ouest du Massachusetts pouvait encore paraître indompté. En janvier, l'abondance de neige interdisait les déplacements ; en octobre, l'été indien rougeoyait à travers les montagnes, comme si le feu s'apprêtait à subjuguier le monde entier.

La Communauté possédait 80 hectares de terres, à proximité immédiate de Blackwell, petite ville dont la fondation remontait à 1750. Les habitants avaient assisté avec déplaisir à l'installation de cette population étrangère, qui s'étoffait peu à peu depuis une dizaine d'années. Les premiers venus avaient planté leurs tentes en bordure de Band's Meadow. Ils se baignaient dans la Last Look, la rivière locale, et se nourrissaient de maïs et de crosses de fougères, plantes usuellement destinées au bétail. Ces marginaux divers et variés accueillaient chaleureusement leurs pareils, débarqués, pour la plupart, du bus Greyhound et nantis, pour seul bien, d'un sac à dos porté à l'épaule. D'autres avaient rompu avec une situation prospère, pour se mettre en quête d'un idéal, esthétique ou moral, et rejoignaient les lieux au volant d'une Audi ou d'une BMW, aussitôt mise en vente sur le marché de l'occasion, en bordure de l'autoroute de Lenox, afin de se plier aux règles du groupe, qui méprisait les possessions matérielles et pratiquait le partage des biens.

Le premier hiver avait été éprouvant pour la Communauté. Dans leur dénuement presque total, ses membres s'étaient astreints pendant des mois à un travail harassant, avec, pour seule rétribution, des cernes sombres sous les yeux. Enfin, quinze maisonnettes étaient sorties de terre, suivies par la maison commune, le réfectoire et le dortoir pour les enfants, équipé de lits métalliques aux montants peints en blanc et d'un alignement de petits casiers, destinés aux chaussures et aux vêtements. L'édification des granges fut l'affaire d'une seule journée. Elle requit quarante hommes, ignorant, pour la plupart, tout de l'agriculture, et à peine plus versés dans les arcanes de la construction, si bien qu'on déplora plusieurs accidents au cours de cet après-midi, dont une jambe cassée et une main transpercée par un clou.

Dix années ayant passé, les habitants de Blackwell avaient fini par admettre que les membres de la Communauté n'étaient pas des feignants et, le jour où le maire dépêcha sur les lieux l'ensemble des effectifs de sa police municipale – soit trois hommes et une unique femme –, à la recherche d'éventuelles activités illicites, l'opération ne donna pas le moindre résultat. Il fallait se rendre à l'évidence : la Communauté était là et bien là, qu'on apprécie ou non la philosophie de Joel Davis. On le jugeait manipulateur et retors ; cependant, même les détracteurs les plus acharnés de la Communauté tombaient sous le charme quand ils venaient à le croiser, à la quincaillerie ou lors d'un conseil municipal, auquel il assistait régulièrement pour s'assurer qu'aucune décision n'affectait son domaine foncier. Il était bel homme, avec ses cheveux de jais et ses yeux plus noirs encore, mais son pouvoir de séduction ne tenait pas à sa seule apparence. Dès qu'il engageait la conversation, son interlocuteur avait l'impression d'être la personne la plus importante au monde. Il s'impliquait sans réserve dans chaque échange. Je vais être honnête avec vous, disait-il fréquemment, de sa voix grave qui mobilisait l'attention et qui incitait les adversaires les plus convaincus de son projet agricole à considérer ses arguments. Il jouait de son regard pénétrant et énigmatique avec un art consommé, si bien que de nombreuses femmes prenaient des poses qui mettaient leur mari mal à l'aise, dès qu'il intervenait pour vitupérer les pesticides ou les projets de nouvelles routes, lors des sessions du conseil municipal.

Joel Davis proclamait que chacun doit s'émanciper du poids des péchés hérités de son ascendance. Et, puisqu'il jugeait les familles biologiques responsables des traumatismes psychologiques, il prônait pour remède la rupture des relations établies et la fondation d'un nouveau modèle familial. En vertu de ces préceptes, les enfants étaient retirés à leurs parents et ne fréquentaient pas l'école publique. Les femmes devaient adopter une tenue prude et sobre, tresser leurs cheveux, porter de gros souliers de travail et des vestes peu adaptées aux rigueurs de l'hiver.

« Chacun doit être estimé selon sa nature profonde, non sur ses apparences, professait souvent Joel Davis. Ici, nous prenons un nouveau départ. Nous rompons avec un monde pour les promesses d'un autre. »

On reconnaissait les hommes de la Communauté à leur visage inexpressif, presque morose, à leurs muscles saillants dus au travail manuel intensif, et, pour nombre d'entre eux, à leur crâne rasé, signe de pénitence, destinée à racheter une quelconque entorse aux règles. Les enfants étaient éduqués dans le respect des aînés et ne parlaient guère si quelqu'un ne s'adressait à eux. Une bonne part de leur scolarité, assurée dans l'enceinte de la ferme, consistait en travaux agricoles, depuis l'élevage des moutons jusqu'à l'entretien du vaste potager. « Ce que nous prenons à la Terre, nous devons le lui rendre », prêchait Joel Davis à ces petits êtres aux airs graves, rassemblés autour de lui, quand il leur apprenait à désherber et à sarcler et leur inculquait le sens des responsabilités. S'il restait évasif à propos de son passé, ses enseignements avaient valeur de loi. « L'amour est au cœur de toute chose, répétait-il, ne possédez rien, ne convoitez rien et ne laissez jamais une faute impunie. »

La propriété avait appartenu à Carrie Oldenfield Starr, jusqu'à son décès survenu plus de dix ans auparavant. Cette belle jeune femme, issue d'une famille locale, avait mis ses biens à la disposition de son mari, afin qu'il donne corps à ses rêves. Joel Davis parlait d'établir une enclave, où seraient accueillis marginaux et insatisfaits, résolus à bâtir un monde meilleur.

La famille de Carrie ne lui avait jamais pardonné d'avoir cédé ses terres à un étranger. Parmi sa nombreuse parenté toujours présente dans les Berkshire, personne ne poussait jamais la porte du petit cimetière clos, qui accueillait sa sépulture, face aux montagnes. Au sein de la Communauté, certaines femmes voyaient en l'épouse défunte un ange protecteur, qui veillait sur leur destin, tandis que d'autres croyaient entendre ses lamentations quand le vent se levait. Elles se sentaient coupables de douter, mais ne s'en bouchaient pas moins les oreilles et tournaient le dos aux rafales.

Pour trouver sa place dans le groupe, il était indispensable d'adhérer aux préceptes de Joel. Il voyait grand et ne regardait pas aux moyens pour arriver à ses fins, mais ses disciples devaient cultiver une modestie extrême et juguler leurs désirs. La vie à la ferme était austère et soumise à une kyrielle de règles qui s'appliquaient à chaque geste et à chaque instant de la journée. La moindre entorse était sanctionnée et les esprits forts étaient bannis, sans autre forme de procès. Les enfants mémorisaient les règles et les récitaient deux fois par jour, à l'aube et au crépuscule.

Pas de perversité. Pas d'anarchie ou de comportements antisociaux. Pas de contact avec les familles d'origine. Pas de contact avec le monde extérieur et ses a priori. Pas de lecture de romans ou de relation avec l'école publique. Pas de trahison ou de duplicité. Pas de cupidité. Pas de possessions personnelles. Pas d'ostentation. Pas de comportements individualistes. Pas d'oisiveté. Pas d'immoralité. Pas d'interruption de grossesse. « Les enfants appartiennent à tous. L'amour est partout. Une seule famille compte : la nôtre. »

La moindre infraction était inscrite sur un tableau noir et y restait affichée plusieurs semaines. On accrochait au cou de son auteur un carton frappé de l'initiale de la transgression qui lui était reprochée. Q pour individualisme. Q pour questionnements excessifs. C pour convoitise à l'égard des possessions de son voisin. J pour jalousie. A pour anarchie et arrogance.

Les femmes qui violaient ces principes s'exposaient à des châtiments particuliers. Elles étaient mises à l'isolement et marquées au fer rouge d'une initiale à l'épaule pour avoir porté des vêtements de couleur, par exemple, ou avoir conservé un livre parmi leurs possessions. « Ne soyez pas les égales d'Ève, leur disait Joel Davis avec douceur, ne provoquez pas notre déchéance. » Enfants et adolescents subissaient le fouet, lors de séances publiques, à raison d'un coup pour chaque règle enfreinte. « C'est l'amour qui inspire ces châtiments », expliquait Joel Davis. Si on ne corrigeait pas les conduites, comment les améliorerait-on ? Si on ne s'imprégnait pas des règles, comment

les inculquerait-on à ses propres enfants? «Seul compte l'amour», dit-il un jour où il bouclait un fautif dans une grange, sans pain ni eau. Dans le monde qu'ils bâtissaient, l'amour était l'unique capital, il fallait le préserver, en prévision du jour où le monde extérieur s'effondrerait.

LA NUIT OÙ IVY ARRIVA, Joel Davis la remarqua tout de suite. En général, il était inaccessible et ne prêtait pas attention aux nouveaux venus, à l'exception des SDF, parce qu'il l'avait été lui-même avant son nouveau départ, mais cette fois, il fut fasciné. On amena Ivy et Kayla dans son bureau, où il travaillait tard. Elles avaient rejoint la ferme en longeant à pied la Route 17, dans l'obscurité. Joel Davis passa une main dans sa crinière noire. Selon les interlocuteurs auxquels il avait affaire, son arrogance innée irritait ou séduisait. Il s'assit à son bureau pendant que Kayla s'épanchait sur ses différends avec des parents qui ne la comprenaient pas.

«Je vois, commenta-t-il, une pointe de dédain dans la voix. On me chante toujours la même scie, quand on débarque ici.»

Il se tourna alors vers Ivy, qui n'avait pas prononcé une parole. Il la fixait comme si elle était seule dans la pièce. Elle sentit son cœur battre plus fort. Sous ce regard intense, qui la scrutait en profondeur, elle eut l'impression que Joel Davis percevait la vraie Ivy, pas la jolie petite fille riche. Il parvenait à voir la jeune femme animée par une foule de sentiments et de réflexions, mais qui ne savait pas où elle en était. Il ne lui posa aucune question, se contenta de se lever et s'approcha pour la serrer dans ses bras. «Plus personne ne te fera de mal, dit-il, je te le promets.»

Réfugiée contre l'épaule de Joel, Ivy pleura, en songeant à Noah et à son père. Elle aurait tant voulu qu'ils prononcent ces mots.

«Je te protégerai», lui souffla Joel à l'oreille, de façon qu'elle fut seule à l'entendre.

Kayla fixait Ivy avec froideur, agacée par les égards qui lui étaient prodigués.

Ivy essuya ses larmes du revers de la main et hocha la tête en signe de gratitude.

À partir de ce soir-là, sa vie allait être ponctuée par les milliers de remerciements qu'elle adresserait à Joel Davis, parfois du fond du cœur, mais le plus souvent par calcul. Cette fois, sa reconnaissance n'était pas feinte.

«Si tu restes parmi nous, je ferai tout pour que tu ne regrettes pas ton choix», lui promit-il.

Joel Davis dévisageait Ivy.

«Super, lança Kayla. On est acceptées!»

LA PERSONNE QUI LES GUIDA jusqu'au bâtiment où vivaient plusieurs jeunes femmes s'appelait Evangeline. Ivy et Kayla allaient partager leur chambre à l'ameublement sommaire, mais confortable. Elles trouvèrent leurs lits faits. Les draps étaient propres et frais.

«Tu lui as plu», dit leur accompagnatrice à Ivy.

Evangeline avait connu Carrie, la première épouse de Joel Davis, à la fac. Après le décès de son amie, elle avait quitté son poste de prof, dans le département de psychologie de l'université Tufts, pour aider Joel à s'occuper de la ferme. Là, elle avait épousé Tim Hardy, après que Joel eut suggéré qu'elle s'entendrait bien avec lui.

Ancien aumônier militaire, Tim avait rejoint la Communauté, à l'issue d'une passe difficile, durant laquelle il avait connu la drogue, la déchéance et la rue. Mieux encore qu'une assistance, Joel lui avait offert une raison de vivre. Tim se satisfaisait de ses vêtements usagés : ils lui rappelaient le temps de ses tribulations et lui évitaient de prendre la grosse tête, maintenant qu'il commandait l'équipe des charpentiers. Evangeline supervisait la maison des enfants, assumait les tâches administratives et veillait à la bonne marche de la collectivité, en gardant un œil sur chacun. La Communauté comptait plusieurs couples mariés, mais certains avaient droit à plus d'égards que d'autres. Tim et Evangeline, quant à eux, étaient plus proches de Joel que quiconque.

«Joel a beaucoup souffert», glissa Evangeline à Ivy.

L'intérêt qu'avait manifesté Joel Davis pour la jeune femme ne lui avait pas échappé. Elle savait ce que cette attitude présageait. «Le cancer lui a pris l'amour de sa vie. On doit lui éviter de nouvelles épreuves.»

Tout l'automne, alors que les bois se zébraient de rouge et de jaune, Ivy eut conscience de l'attention qu'elle suscitait. Elle sentait le regard de Joel Davis posé sur elle quand elle ratissait les feuilles mortes ou surveillait la récréation.

La retenue des enfants l'étonnait: même les plus petits ne s'autorisaient jamais le moindre écart de conduite. Parfois, elle aurait voulu les inciter à crier, à se taquiner, à galoper à travers champs ou à grimper aux arbres, mais elle s'en gardait bien. La vigilance d'Evangeline n'était jamais prise en défaut.

Parmi ses diverses tâches, le travail au verger avait sa préférence. Elle se sentait en sécurité, à l'abri du rideau que formaient les arbres, et pouvait s'occuper l'esprit avec le souvenir de ses contes de fées favoris. Ils avaient toujours été une source de réconfort. En ces courtes journées de fin d'automne, elle s'identifiait à un personnage féminin, égaré par le sort dans une forêt hostile.

Joel Davis avait récemment accueilli dans la Communauté plusieurs sans-abris, venus de Northampton. Ivy les entendait plaisanter entre eux, pendant qu'ils fouaillaient les feuilles mortes à la recherche de fruits, une corvée pourtant ingrate.

Le soir de leur arrivée, au réfectoire, Joel Davis avait servi chacun d'eux, avant de s'asseoir à leur table et de partager leur dîner comme s'il retrouvait de vieilles connaissances. Son affabilité avait ému Ivy. Lui, si souvent intimidant, accueillait ces invités démunis comme des égaux et les traitait avec prévenance. Pendant qu'elle observait la scène, le regard de Joel Davis croisa le sien. À cet instant, il lui sembla que plus personne n'existait autour d'elle.

Ivy était enceinte de quatre mois. Sa grossesse était manifeste. Dans le froid piquant du petit matin, elle remplissait de fruits un panier d'osier. Sa famille, se souvenait-elle, avait quelque chose à voir avec les pommes, un fruit qu'elle n'avait jamais apprécié. Elle portait un foulard, des gants et un caban d'homme.

Quand elle se retourna, Joel Davis, immobile derrière elle, l'observait.

Elle entendait parfois les femmes de la communauté parler de lui. La crainte de l'irriter, de prêter le flanc aux soupçons de déloyauté revenait souvent dans leurs conversations. Trahir sa confiance se payait au prix fort. Ivy avait vu des membres du groupe, hommes et femmes, affublés d'un badge pour avoir enfreint les règles. Ils avaient volé ou menti, lui disait-on, ils s'étaient montrés insolents ou orgueilleux. Joel était intègre, il en attendait autant des autres. C'était une des phrases favorites d'Evangeline.

« Partout où je regarde, je te vois, lui dit Joel Davis, quand il se fut approché d'elle. Je vois l'incarnation de la beauté. »

Ivy se trouvait si peu séduisante, avec son visage gonflé, son corps devenu encombrant, qu'elle se sentit flattée. « Tu parles des pommiers, je suppose. Pas de moi. » Elle rit, rougissant sous l'effet de la gêne et d'autres émotions.

Ses yeux étaient si sombres, presque noirs. « Tu es bien plus belle. C'est le destin de certains êtres, lui dit-il.

— Celui des pommes, peut-être. » Elle lui lança un regard à la dérobée. Cet échange l'intimidait. Le panier pesait au bout de ses bras, elle le posa sur l'herbe, consciente qu'il observait chacun de ses gestes. Son cœur battait plus vite.

« C'est notre destin, répondit-il. Je me suis longtemps demandé si je pourrais encore aimer. »

Quand il s'approcha, elle ne recula pas. Elle jugeait inconcevable qu'il s'intéresse à une fille aussi peu sûre d'elle. Elle avait abandonné le lycée, ne savait pas conduire une voiture. Elle allait avoir un enfant et n'avait pas la moindre idée de ce qu'on attend d'une mère. Qui pourrait s'intéresser à sa vie ? Il l'embrassa comme personne ne l'avait jamais embrassée. Que des gens croient en lui et le suivent tombait sous le sens. La plupart des hommes n'ont pas cette force de caractère. Pour commencer, il savait ce qu'il voulait, même si tant de générosité à l'égard d'une inconnue débarquée du bus, dépourvue de tout et n'ayant rien à offrir étonnait profondément Ivy. Quand elle lui confia ces réflexions, il rit et secoua la tête.

« Tu possèdes tout ce que je désire, dit-il. Tu es la pomme, tu es le pommier, tu es le verger. »

Il ne tergiversait pas pour obtenir ce qu'il désirait. Quelle différence avec sa précédente expérience ! Noah, lui, estimait que tout lui était dû.

Deux jours après leur échange sous les pommiers, Joel s'agenouilla devant elle. Une démarche aussi désuète, assumée avec un tel sérieux, aurait provoqué les éclats de rire d'une autre femme, mais Ivy fut aussitôt conquise. Tout fut simple, en ce jour d'octobre. Elle était un arbre dans la forêt, elle était l'amour de sa vie, elle était si jeune qu'elle n'appréhendait pas l'avenir et, ce jour-là, elle alla de l'avant, en espérant que tout irait pour le mieux. Elle savait seulement qu'elle était la femme qui traverse un verger et qui se sait appréciée et aimée, un sentiment que, pour son malheur, elle n'avait jamais éprouvé auparavant.

CET HIVER-LÀ FUT l'hiver des chutes de neige ininterrompues, des coups de vent tournant à la tempête, de la glace aux reflets bleus paralysant la rivière Lost, mais ce fut aussi l'hiver de leur amour, des escapades à travers la poudreuse et les congères pour gagner une cabane abandonnée, à l'orée de la forêt, où ils pouvaient être seuls. Le ventre d'Ivy était énorme, elle devait accoucher en mars. Joel jurait ses grands dieux qu'il n'avait jamais vu femme plus belle et elle n'était pas loin de le croire. Leur vie se déroulait dans une boule à neige, sur une petite planète qui n'appartenait qu'à eux. « Que désires-tu plus que tout au monde ? » lui demanda Joel.

« Une fille... Ta fille », précisa-t-elle, en constatant l'air contrarié de Joel. Parfois, elle préférait lui dire ce qu'il voulait entendre. Elle en était consciente, comme elle était consciente de préserver dans un coin de son âme, ses émotions et ses pensées les plus intimes. Rien n'est jamais parfait, mais elle ne pouvait pas se plaindre. Rien ne dure à jamais, même si Joel jurait que leur amour serait éternel.

La neige tombait sans répit, le monde qu'avait connu Ivy était si lointain. Le destin aurait pu la mener n'importe où, mais elle

était avec lui, dans ses bras, à dix kilomètres de la ville la plus proche, tellement isolée, toutefois, qu'elle aurait aussi bien pu se trouver à l'ouest de la Lune.

LE JOUR OÙ NAQUIT MIA, un printemps trop précoce pointait le bout de son nez. Les lilas fleurirent en un clin d'œil et les abeilles émergèrent de leur sommeil, pour périr dès le retour de la nuit glaciale et bleue. Le gel brûla les fleurs. On retrouvait les abeilles inertes sur les rebords des fenêtres, mortes en tentant de rejoindre la chaleur des foyers. Cette année-là, on ne vit pas une seule feuille sur l'Arbre de vie, planté par Johnny Appleseed.

Ivy ignorait tout du déroulement d'un accouchement. Au plus fort des contractions, elle crut mourir. Elle implora la sage-femme de lui administrer un remède contre la douleur, mais il fallait laisser faire la nature. «C'est trop dur, je ne peux pas!» geignait-elle. Joel, penché sur elle, lui soufflait à l'oreille des mots de réconfort. Il resta auprès d'elle durant tout le travail. «Tu dois traverser l'enfer pour atteindre l'Éden», l'encourageait-il. Elle l'écoutait et tentait de se maîtriser. Elle était liée à lui, quoi qu'ait pu être sa vie auparavant. «Respire!» Elle écoutait ses injonctions. Aie foi en toi-même, pensa-t-elle. Aie foi en lui.

Quand on lui mit son bébé dans les bras, la chair de sa chair, l'amour de sa vie, la douleur qui l'avait mise au supplice fut aussitôt oubliée.

«Notre fille», disait Joel. Ivy était heureuse que son bébé ait un père, même si les règles exigeaient que les enfants soient élevés en commun, par les femmes vouées à cette fonction, dans la maison qui leur était dédiée. Elle appela sa fille Mia, prénom, avait-elle lu, qui signifie *mienne*. Qu'importaient les règles, cette fille était la sienne.

On accordait aux jeunes mamans sept jours d'intimité avec leur nouveau-né, avant l'entrée à la pouponnière. Sept jours d'amour, de patience, de solitude et de tendresse. Aussitôt qu'elle prenait son bébé dans les bras, l'amour la submergeait, mais le temps filait sans répit et le délai de grâce toucha bientôt à son terme. Son cœur se brisa quand Evangeline lui prit Mia

des bras. Ivy nourrissait sa petite au sein. Les tétées étaient les heures les plus précieuses de ses journées. Elle s'installait dans un fauteuil à bascule, près de la fenêtre, mais pas une seule fois, elle ne regarda au-dehors, malgré la jolie vue. Elle tenait le monde dans ses bras et quand elle quittait les lieux, elle ne faisait pas trois pas sans que les sanglots l'étreignent.

Des femmes, témoins de la scène, signalèrent son comportement. Elle fut convoquée par Joel.

«Tu dois montrer l'exemple, lui enjoignit-il. Il est hors de question que tu brises les règles. Les enfants appartiennent à tous.»

Une autre déviante aurait été sanctionnée, mise à l'isolement, éloignée de son bébé et, en cas de récidive, traînée jusqu'au milieu des champs pour recevoir le fouet, mais Joel invita Ivy à s'asseoir sur ses genoux et usa de tendresse pour l'amener à promettre qu'elle se plierait à la règle. Son enfant appartenait à la Communauté. Il lui rappela que l'amour est partout. Désormais, après chaque tétée, en quittant la maison des enfants, Ivy réprimait ses larmes, de peur d'être à nouveau surprise. Dissimuler ses émotions n'était pas si difficile. Il suffisait de fermer les yeux, d'imaginer son bébé contre soi, de tendre l'oreille au chant des oiseaux, porté par le vent depuis la forêt, cet espace si obscur qu'on pouvait s'y perdre en plein jour, même les yeux grands ouverts.

Ivy rédigea la lettre dix jours après la naissance de Mia. Ce délai lui suffit pour comprendre qu'elle s'était fourvoyée. Elle gagna le bureau quand tout le monde l'eut quitté, prit une enveloppe timbrée, une feuille de papier blanc et s'assit à la place de Joel. Elle avait été affectée au secrétariat, où elle aidait avec les factures. «Je te fais confiance», avait dit Joel en lui tendant les clés. Plongée dans son travail, Evangeline avait levé les yeux vers eux. En percevant sa contrariété, Ivy avait compris qu'Evangeline voulait Joel pour elle seule. Prends-le, aurait-elle voulu lui lancer. Et garde-le.

Elle avait réfléchi à sa lettre toute la journée. Les phrases étaient déjà agencées dans son esprit. Pour la première fois de

sa vie, elle savait précisément ce qu'elle voulait dire, qu'elle en ait le droit ou non.

« Chère Helen,

Si ma fille frappe un jour à ta porte pour connaître mon histoire, je te prie de lui donner cette lettre. J'espère qu'il ne sera pas trop tard et qu'elle pourra comprendre qu'elle a toujours été mienne. »

Sa tâche accomplie, Ivy nota l'adresse sur l'enveloppe, qu'elle glissa au milieu des factures, dans la pile du courrier au départ. Au matin, elle serait acheminée comme les autres, et personne ne remarquerait l'absence de mention d'expéditeur ni le papier gondolé ici et là, comme si des larmes l'avaient altéré, comme si quelqu'un avait mis tout son cœur et toute son âme dans cette correspondance qui n'atteindrait peut-être jamais sa destinataire finale, une petite fille endormie dans son berceau, confiée aux femmes affectées à la pouponnière, pendant que sa maman, postée devant la fenêtre, dans l'obscurité de la nuit, la veillait du regard.

« Il était une fois, murmurait Ivy dans l'air froid de ce début de mars, une dame qui t'aimait plus que tout, qui t'aimait plus que la vie même. »

LE MARIAGE FUT CÉLÉBRÉ au milieu des prairies, le premier jour de juin. L'événement se déroula dans la plus grande simplicité. Les gestes sobres du rituel honoraient la pureté des esprits. On trouvait qu'Ivy avait de la chance, qu'elle était l'élue. Pendant la cérémonie, les participants formèrent un grand cercle au centre duquel les jeunes mariés furent unis sous un dais de bois qu'on avait érigé et paré de rameaux de chênes pour l'occasion.

Ivy portait une robe confectionnée par les petites mains de l'atelier de couture. Elles en avaient dessiné le patron et s'étaient acharnées à sa réalisation, jusqu'à s'en faire saigner les doigts. Toutes les femmes présentes enviaient la beauté rayonnante de la mariée. Les mauvaises langues disaient qu'elle venait d'un milieu privilégié, que c'était une enfant gâtée, qu'elle avait aguiché

Joel, à peine arrivée, alors que tant d'autres auraient mérité d'être à sa place. Qu'à cela ne tienne! La joie doit présider aux noces et la robe blanche à manches longues, qui avait demandé tant de peine, pourrait embellir les futures promesses, des années durant, au prix de quelques retouches.

Dans les bras d'Evangeline, Mia, sage comme une image, observait le mariage de son regard avide de bébé de trois mois. Des torches, plantées en terre, éclairaient la scène sous le ciel qui s'assombrissait. On alluma des photophores rustiques dont les globes brillaient comme des étoiles. Le ciel était au-dessus de leur tête, la terre, sous leurs pieds, mais, ici, à la ferme, seuls comptaient la droiture morale et l'amour. Ivy tenait un bouquet de roses pâles, liées par une simple ficelle. Il n'y eut pas de photos de l'événement – c'eut été céder à la frivolité – mais la beauté de la jeune mariée resta gravée dans toutes les mémoires. Ce jour-là, elle n'avait pas tressé ses longs cheveux. Joel l'attendait devant l'autel, le visage illuminé par un large sourire.

«En venant ici, vous avez choisi de tourner le dos à votre famille d'origine et de tout recommencer», disait toujours Joel, lors des assemblées du dimanche. Le mariage illustrait son propos. Les jeunes mariés se tenaient par la main, dans cette prairie dont l'herbe était si haute qu'elle dissimulait à la vue les plus jeunes des enfants. Comme s'ils avaient disparu dans le clair-obscur du soir, comme si cette journée était placée sous le signe de la magie.

Vêtu d'un smoking noir trop grand pour lui, Tim Hardy, le mari d'Evangeline, officiait, une main posée sur le cœur. À mesure qu'il prononçait sa bénédiction, Ivy et Joel en répétaient les phrases. Joel tenait fermement la main de son épouse et ne la quittait pas du regard.

«Sois sincère et je serai sincère avec toi. Sois fidèle et ma fidélité te sera acquise à jamais. L'épouse a pour devoir de respecter son mari qui la protégera en retour.»

Ivy sentit les larmes lui monter aux yeux. Elle cilla pour réprimer leur épanchement. Mais qui pourrait rester insensible en un jour comme celui-ci? Tout portait à la liesse et, pourtant, elle aurait voulu entrer dans la forêt et se tapir à l'abri d'arbres

morts, sous leur manteau de lichen vert pâle. Helen avait-elle lu sa lettre? Quelqu'un allait-il venir à sa rescousse, l'arracher à ses choix irréfléchis? Ces questions n'avaient aucun sens : personne ne savait où elle se trouvait. Il fallait rester là, immobile, au côté de Joel. Son départ de la Communauté était presque inconcevable. Elle n'avait pas de diplôme, pas d'argent, pas de relations à l'extérieur, pas de famille, pas de qualifications, pas de soutiens, pas de foi, pas de bagage, pas de billet de bus, pas d'autre foyer et personne pour l'aider avec son bébé.

Elle constata que l'herbe avait taché de vert le bas de sa robe blanche. Elle l'apporterait à la buanderie, où on tenterait de lui restituer sa pureté. Mais était-ce seulement possible? se demandait-elle. Rien n'est éternel. Et tout ce qui lui arrivait et qui semblait heureux lui apparut soudain trop beau pour être vrai. Cette nuit, les lucioles régneraient sur la prairie, et elle rejoindrait le lit de Joel. Elle appartiendrait à quelqu'un qui avait juré de lui rester fidèle à jamais. Était-ce ce qu'elle voulait?

Sous le dais, Joel l'embrassa. Les alliances étaient superflues. Les lunes de miel hors de propos. Leur union signifiait bien plus. C'était un lien scellé pour l'éternité. Ils s'engageaient l'un envers l'autre. Un silence solennel régnait dans l'assistance. Mia commença à pleurer. Evangeline s'empessa de lui couvrir la bouche de la main pour la calmer. Trois oiseaux traversèrent le ciel à cet instant. Un pour le présent, un pour l'avenir, un pour le passé.

Ivy songeait à ce jour où son père lui avait fait découvrir l'Atheneum, à quelques rues de chez eux. C'était l'une des plus anciennes bibliothèques privées des États-Unis. Ralph Waldo Emerson, Louisa May Alcott, John Quincy Adams ou Nathaniel Hawthorne l'avaient fréquentée. Autorisée à s'y rendre quand elle voulait, elle y avait passé bien des après-midis pluvieuses, nichée au creux d'un vieux fauteuil, à dévorer l'un de ses romans favoris. Elle s'était d'abord passionnée pour les contes de fées, puis avait cheminé de livre en livre, jusqu'à sa découverte des *Hauts de Hurlevent*. « On ne perd jamais son temps à lire », lui disait son père. Elle aurait voulu qu'il soit à son côté, en ce jour, mais il aurait tout gâché.

« Réveille-toi, l'aurait-il sommée. Qu'est-ce que tu fais ici? Comment peux-tu vivre dans un monde sans livres? »

— Je cherche un havre sûr, aurait-elle répondu. Je cherche des étoiles dans le ciel nocturne, l'espoir là où il n'existe pas. »

Elle aurait tellement voulu qu'il ne l'ait pas giflée quand elle s'était confiée à lui. Elle avait toujours été sa petite fille chérie, il avait fermé l'œil sur bien des sottises, mais elle n'avait plus de père. Elle était la femme de Joel maintenant.

Elle pensa qu'après tout, il était bien normal d'interdire la lecture. Il y avait tant à faire, au sein de la Communauté, comment trouverait-on le temps de lire? Elle chassa ces songeries, si peu conformes aux règles. Ici, la vie obéissait à d'autres principes. Elle connaissait la donne depuis qu'à la descente du bus, avec Kayla, elles avaient marché jusqu'à la ferme.

L'hiver avait été difficile pour Kayla. Un jour, elles étaient allées en ville, avec d'autres jeunes femmes, voir l'Arbre de vie, ce pommier qui fleurissait sous un ciel de neige. Plus tard, Kayla était venue voir Ivy, dans les champs, et lui avait dit d'un ton calme: « Tu crois vraiment qu'il n'y a que toi? Tu le connais bien mal. »

Kayla s'était aussitôt éloignée, un sourire de triomphe accroché aux lèvres. Elle avait voulu blesser Ivy en instillant le doute dans son cœur et savourait le succès de sa manœuvre.

Après cet incident, Ivy garda ses distances. Kayla était mal considérée et sa situation empirait. La rumeur la soupçonnait de voler de la nourriture aux cuisines, de ne pas suivre les consignes ou de se cacher pour échapper à ses tâches. Joel annonça qu'elle avait enfreint la morale du groupe. Elle fut marquée au fer d'un M sur le bras et enfermée dans la grange. Lorsqu'on la laissait sortir, elle paraissait constamment abattue, en particulier quand elle côtoyait Ivy. « Cet endroit n'a rien de différent à offrir », murmurait-elle, quand elles travaillaient ensemble dans les champs. Son attitude effrontée avait laissé place à la passivité. « Il fait tout ce qu'il veut et c'est moi qui en subis les conséquences. »

— Mais de quoi tu parles? demanda Ivy, que le propos de Kayla mettait mal à l'aise.

— Qu'est-ce que tu crois? répondit Kayla en se tapotant le ventre. Je ne peux pas le mettre au monde et je n'ai pas le droit de m'en débarrasser. Je fais quoi, alors?»

Une clinique, à la périphérie de Blackwell, pratiquait les IVG, mais Joel considérait l'avortement contraire à l'ordre naturel. Le corps d'une femme appartenait à la Communauté, il n'était pas question que des décisions individuelles interfèrent avec cette évidence. Par précaution, un membre de la ferme avait pour mission de se garer, chaque jour, à proximité de la clinique et de surveiller les allées et venues, mais quelle femme du groupe aurait osé pousser les portes de l'établissement, alors qu'aucune d'entre elles n'avait d'assurance médicale ou d'argent de côté et que toutes mesuraient ce qu'elles auraient à subir en désobéissant?

Kayla disparut une nuit de tempête de neige. Au matin, malgré la météo abominable, on organisa des recherches, mais la battue fut infructueuse. On supposa qu'elle avait pris le bus pour regagner Boston. En février, lors de la fonte de neiges, un corps fut découvert dans la forêt. L'autopsie ne permit pas d'identification. Les rumeurs circulèrent en ville, on évoqua les multiples défaillances organiques provoquées chez les femmes qui avaient tenté d'avorter en ingérant des herbes toxiques, comme la jusquiame ou la rue fétide.

Joel évoqua sa disparition lors d'une assemblée du dimanche. Kayla n'avait pas fait montre du caractère nécessaire pour contribuer à l'édification d'une nouvelle société. «Une femme qui ne surmonte pas ses propres faiblesses ne mérite pas notre soutien, affirma-t-il. Vous êtes différentes, vos filles sont différentes. La beauté vous habite et cette beauté intérieure rayonne autour de vous. Vous êtes des reines et vous n'avez pas besoin de couronne.»

Il déambula dans l'assemblée et s'inclina devant chacune des présentes. Quand il se présenta devant Ivy, des larmes luisaient dans ses yeux. «Tu es la seule, tu le sais bien», souffla-t-il, comme s'il lisait dans ses pensées et appréhendait les questions qu'elle-même n'osait se poser.

Elle ne confia jamais à personne que la nuit de la disparition de Kayla, elle avait entendu des coups timides, frappés à la porte de la maison qu'elle partageait avec Joel.

«Joel», avait prononcé Kayla sur un ton doux et posé qui tranchait avec son caractère habituellement maussade. Elle avait attendu un moment en silence sous la neige qui tombait, avant de poursuivre : « Si tu ne m'autorises pas à y aller, je me débrouillerai toute seule. » Joel participait à une réunion avec l'équipe des charpentiers. Ivy était seule. Pressée contre le mur, elle resta immobile, jusqu'au moment où Kayla se lassa de frapper.

Mais pouvait-on se fier à Kayla, cette menteuse ? Elle simulait des malaises pour échapper à ses tâches, elle prétextait des troubles du sommeil pour ne pas avoir à partager sa chambre. Ivy se reprochait pourtant de ne pas avoir ouvert sa porte à une amie. Elle se l'était interdit : Ivy devait tant à la Communauté qui l'avait accueillie, et Joel ne l'avait pas quittée de trois jours, quand elle avait mis Mia au monde. Mais, tout au fond d'elle-même, elle connaissait la vraie raison de son attitude : elle redoutait d'entendre ce que Kayla avait à dire.

Le jour où ils avaient appris la découverte d'un corps dans les bois, Joel avait offert à Ivy un cadeau exceptionnel : une paire de bottines rouges qu'elle avait remarquée dans la vitrine du magasin général de Blackwell.

« Tu ne crois pas que ce serait un signe d'orgueil de les porter ? » avait-elle demandé.

— « Essaye-les », avait-il répondu. Et quand elle les eut enfilées, il avait ajouté, avec un large sourire : « Il n'y a pas d'orgueil à satisfaire son mari. »

Il cherchait à se racheter, elle en avait conscience, ou peut-être lui demandait-il, au moyen de ce cadeau, de tourner la page. Quoi qu'il en soit, Ivy avait reçu le message et n'avait plus jamais mentionné Kayla. Pourtant, elle pensait à elle tous les jours. Elle n'enfilait jamais ses chaussures rouges sans se demander ce qui serait arrivé, cette nuit-là, si elle avait ouvert sa porte et écouté le plaidoyer de Kayla, si elles étaient allées ensemble jusqu'à la pouponnière, pour y prendre Mia et s'enfuir toutes les trois.

Ivy considérait désormais la vie comme une succession de hasards et d'erreurs magistrales. L'invraisemblable devenait le quotidien, on s'aventurait dans une direction qui se révélait

bénéfique ou néfaste, et ces choix plaçaient chacun sur un chemin inattendu. Le bonheur allait et venait, sans qu'on puisse le retenir. Voilà comment elle avait abouti là, dans ce coin du Massachusetts, voilà comment elle était devenue l'épouse d'un homme qui jurait qu'elle était tout pour lui. Pourtant, au cœur de la nuit, elle entendait parfois frapper à leur porte. Joel dormait à poings fermés, c'est elle qui se levait et allait ouvrir, mais personne n'était là. Elle faisait face à la nuit noire, bruisante du chant des grillons, et c'était comme si Kayla n'avait jamais existé.

Chaque samedi, la Communauté vendait ses produits sur le marché local. Lorsque Ivy faisait partie de l'équipe qui tenait le stand, elle ne quittait pas des yeux la bibliothèque municipale, vénérable bâtiment de brique, sous son toit d'ardoise moussue, flanqué d'une tourelle aux fenêtres de verre ancien et irrégulier. De temps à autre, elle prétextait du besoin d'utiliser les toilettes publiques, situées dans la mairie, pour se faufiler jusqu'aux vitres de la bibliothèque. Les larmes lui montaient aux yeux. Des lilas ornaient les plates-bandes, elle pourrait ainsi prétendre s'être approchée pour cueillir des branches fleuries, destinées au réfectoire. Du regard, elle convoitait les livres alignés sur les étagères, mais elle n'osait pas entrer. Elle vivait selon les règles d'un groupe dont les membres ne prenaient pas leurs engagements à la légère. Ils ne ressemblaient en rien aux enfants gâtés et égoïstes qu'elle avait pu connaître, comme Noah Brinley, pas plus qu'à ces hommes insensibles, comme son père. Si l'un ou l'autre s'était soucié d'elle, ne l'aurait-il pas protégée? Sûrement pas Noah, il ne fallait rien attendre de lui, mais comment comprendre l'attitude de son père? Il l'appelait sa princesse et pourtant, il l'avait giflée, il avait envisagé de l'envoyer dans un centre fermé, il n'avait jamais cherché à comprendre ses aspirations, il l'avait sans doute entendue pleurer en passant devant sa chambre, la nuit; jamais il n'était entré pour la réconforter.

Mais aujourd'hui, elle se mariait. Il n'était plus question de regagner le foyer familial. Elle s'efforçait de chasser ses souvenirs.

Elle ne reverrait plus sa chambre d'adolescente aux étagères chargées de livres, elle ne se réfugierait plus à l'Atheneum, les jours de pluie, pour se plonger dans la lecture, pleine d'espoir pour l'avenir. Elle s'unissait à un homme et acceptait ses nouvelles responsabilités. Elle offrait son cœur à son mari. Elle lui offrait aussi sa vie.

En fin de journée, quand le ciel se teinta de rose, tout le monde prit place pour le repas de noces autour des tables de bois mal dégrossi. Les unions devaient avoir l'assentiment de Joel et, puisqu'elles étaient rares, il fallait profiter de chaque occasion. Les femmes s'étaient activées aux fourneaux depuis l'aube. Il y avait des pains frais et des potées de légumes. La pâtisserie, signe de faste, était en principe bannie, mais un groupe de cuisinières avait concocté un gâteau, étagé de couches de crème à la vanille et couvert d'un glacié de miel venu des ruches de la ferme. L'alcool aussi était proscrit, à l'exception d'un cidre âpre, issu des pommes look-no-further, la variété qui poussait dans le verger. Il avait la particularité de monter très vite à la tête et la réputation d'avoir été la boisson de prédilection de Johnny Appleseed.

Par exception, on laissa aux enfants la bride sur le cou, après les avoir exhortés à ne pas déranger les grandes personnes. Ils galopèrent dans les prés à la poursuite des lucioles. Ivy partit à la recherche d'Evangeline. Elle venait d'être traversée par la sensation insupportable que son enfant avait été enlevé et qu'elle ne le reverrait jamais, comme cela arrive dans les contes de fées, mais elle trouva Mia endormie dans les bras d'Evangeline.

«Je peux la prendre?», dit-elle avec une brusquerie qui la surprit elle-même.

Elle ne parvenait à réprimer l'élan qui l'attirait vers son bébé. Certes, les enfants de la Communauté appartenaient à tous, mais rien ne dénouerait jamais le lien qui l'attachait à Mia. C'était son enfant chérie, aux cheveux roux et aux yeux noirs, paisible mais pétillante de vie, une petite orpheline trouvée dans la forêt.

Evangeline resserra sa prise sur le bébé. «C'est ton mariage. Profite de la fête!»

Joel avait remarqué l'absence d'Ivy. L'apercevant, il lui fit signe de la main, pour l'inviter à le rejoindre. On allait servir le gâteau, il la voulait à son côté. La haie d'ifs devant laquelle il se tenait était maintenant à l'ombre. Le vert sombre tirait sur le noir. Ivy ne parvenait pas à voir s'il accompagnait son geste d'un sourire.

«Au revoir, bébé», murmura Ivy à l'adresse de Mia. Elle se ressaisit. Elle devait profiter de cette nuit, sa nuit, celle de son mariage et de ses premiers pas dans une nouvelle vie. Mais, alors qu'elle se dirigeait vers Joel, un frisson de découragement la parcourut. Elle se figura Kayla, seule dans la forêt, s'évertuant à reprendre la maîtrise de son destin et de son corps. La nuit tombait en nappes bleu sombre. D'ici peu, l'obscurité s'emparerait des bois et des prairies. Les tapis de fleurs sauvages reflétaient les dernières lueurs du jour, à la façon d'étoiles, et les voix enjouées des enfants qui galopaient dans les herbes hautes se propageaient dans l'air transparent. Peu leur importait qu'on les prive de dîner, le lendemain, pour sanctionner leur indiscipline au cours de ce jour de fête. C'était une nuit parfaite, une nuit divine, une nuit propre à convaincre de la véracité des miracles quiconque gardait une once de foi, quiconque vouait à un autre être un amour inconditionnel, quiconque n'était pas accablé par la certitude d'avoir commis une erreur irréparable.

Fuir sans se retourner

À quinze ans, Mia Davis était grande, avec de longs cheveux roux, des yeux sombres et des lèvres généreuses qui donnaient du caractère à son visage. Elle serait belle un jour, mais elle n'aurait jamais cru ceux qui le lui auraient dit. On lui avait appris que le souci des apparences est une marque d'orgueil coupable. De là venaient sans doute son allure gauche et une timidité qui confinait à l'effacement. Elle n'était jamais allée plus loin que Blackwell, à dix kilomètres de chez elle, encore ne s'y rendait-elle que les samedis, pour tenir le stand de légumes de la Communauté, sur le marché des producteurs locaux.

Pendant son enfance, Mia n'avait eu aucune raison d'imaginer que la vie puisse suivre d'autres usages que ceux qui étaient en vigueur à la ferme, mais depuis qu'elle se rendait sur le marché, elle constatait que les habitants du lieu jouissaient d'une aisance matérielle qu'elle n'avait jamais connue. Leurs maisons, leurs voitures et leurs vêtements n'étaient pas en piteux état, ils fréquentaient l'école publique, jouaient au foot sur des terrains dédiés au sport, en bordure de la rivière Last Look, chaque samedi, jour où ses tâches commençaient à l'aube. Comment faisaient-ils pour afficher ces mines épanouies, quand un ennui lancinant ne la quittait jamais ?

Elle attribuait cette mélancolie à sa faiblesse de caractère. S'accusant de manquer d'ardeur, elle consacrait tout son temps au travail. Craignant d'être égoïste, elle partageait tout ce qu'elle avait, y compris son dessert, qui se résumait à un fruit, puisque les pâtisseries étaient bannies. Et, comme elle redoutait de céder aux jouissances matérielles ou à la frivolité, elle continuait à porter des chaussures devenues trop petites pour ses pieds et se contentait d'un manteau aux poches depuis longtemps trouées. Elle aurait voulu être comme les autres filles de son âge, qu'elle n'entendait jamais se plaindre et qui semblaient se satisfaire de ce qu'elles avaient, mais le sentiment de frustration qui la hantait la tenait éveillée, chaque nuit, dans le dortoir des filles. Elle s'efforçait de se plier aux règles de la Communauté, persuadée qu'il en irait toujours ainsi, jusqu'à ce jour où tout fut remis en cause, ce jour qu'elle attendait, même si elle ne le savait pas, ce jour où ses yeux furent décillés et où elle comprit ce qui lui manquait.

C'était un samedi, sur le marché, à l'heure où on dispose les fruits à l'étal. Ivy et Mia travaillaient côte à côte, comme souvent, même si rien, dans les usages de la Communauté, n'encourageait la proximité entre membres d'une même famille biologique. Mia avait été élevée avec les autres enfants, elle devait un égal respect à tous les adultes, mais la réalité était un peu différente. Mia et Ivy affichaient la plus grande indifférence à l'égard l'une de l'autre. Elles se parlaient seulement quand personne n'était alentour, mais un lien indéfectible les unissait. Elles en avaient conscience, même si elles se gardaient bien de le manifester.

Ivy participait assidûment à l'atelier couture ainsi qu'aux multiples réunions qu'organisait Joel. Mais, rançon de sa beauté, probablement, et de son abord assez froid, elle comptait peu de proches au sein du groupe. Il était arrivé à Mia de surprendre des conversations à ce sujet. Des femmes reprochaient à Ivy de cultiver ses distances, de s'estimer différente parce qu'elle était l'épouse de Joel. Il est vrai qu'elle ne se comportait pas comme beaucoup d'autres, qui s'empressaient de réprimander les enfants

à la moindre erreur et se faisaient un plaisir de les punir, en prétendant agir pour leur bien. Ivy semblait souvent lointaine, comme si elle évoluait dans un monde à elle, un monde où se dessinait un autre avenir, où l'espoir avait sa place.

Ce matin-là, Ivy et Mia posaient les cageots de tomates sur l'étal. Mia repensait à ce que lui avait dit Ivy, un jour : les contes prêtent souvent des pouvoirs magiques à la tomate, un fruit qui appartient à la même famille que la belladone. Des personnages l'utilisent comme arme de séduction, en vertu d'une croyance si répandue qu'on la nomme pomme d'amour dans certains pays. Puisqu'on exigeait des membres de la Communauté qu'ils rompent avec le passé, il était hors de question qu'ils perdent leur temps avec ces histoires à dormir debout, venues du fond des âges. Mia se demandait comment Ivy connaissait si bien l'univers des contes. Une fois, elle était allée cueillir des champignons dans la forêt avec sa mère, qui lui avait raconté des histoires féériques, peuplées de créatures légendaires, dont elle connaissait chaque détail. « Tu n'en parleras à personne ! » C'est par ses mots qu'elle commençait chaque récit. Elle lui avait confié qu'elle avait autrefois vécu dans un monde d'histoires, et qu'elle lisait alors un livre par jour.

Un jour, Mia avait entendu Joel rappeler sa mère à l'ordre, « Tu es bien là, chérie, avec moi ? », alors qu'elle paraissait songeuse. C'était sur le chemin de l'assemblée du dimanche, où ils se rendaient en groupe, Mia au milieu des autres enfants. Tous considéraient Joel comme leur père, ses propos avaient valeur de loi et dictaient les conduites. Mia restait sur la réserve, presque paralysée, quand elle était près de lui. Il était son géniteur, mais il ne lui manifestait guère d'attention. La présence de sa fille semblait même l'incommoder. Le jour où elle avait surpris cette courte scène, Ivy avait pris la main de Joel et l'avait rassuré : « Bien sûr, je suis là. Où voudrais-tu que je sois ? »

— Loin d'ici, dans ton passé », avait-il répondu, une expression soucieuse accrochée au visage.

Ivy avait ri de cette joyeuse cascade sonore qui évoquait à Mia le chant des oiseaux, avant de le rassurer : « Cette vie n'existe plus, avait-elle répondu. La page est tournée. »

Ce samedi matin, sur le stand du marché, Mia songeait à tous ces livres que sa mère avait lus. «Je me demandais juste...» commença-t-elle, mais elle s'interrompit aussitôt.

Ivy leva les yeux vers elle et posa sur l'étal un grand panier d'osier rempli de tomates aux riches couleurs. Jaunes, vertes, saumonées ou d'un violet sombre tirant sur le noir, elles appartenaient à diverses variétés : noires de Crimée, green zebra, early girl ou better boy.

«Tu te demandais quoi?»

Mia secoua la tête et se remit à l'ouvrage. Ils vendaient leurs tomates à prix d'or, mais les amateurs affirmaient qu'on ne trouvait pas leurs pareilles dans tout le Massachusetts, si bien qu'ils liquidèrent leur stock chaque samedi.

«Rien, rien», fit Mia, évasive.

Ses ongles étaient cernés de terre, et ses mains calleuses. Comme toutes les jeunes femmes de la ferme, elle portait une natte enroulée autour de la tête, qui dévoilait sa nuque brûlée par le soleil. C'est peut-être pour cette raison qu'une vague de chaleur lui monta au visage et qu'elle se sentit soudain troublée par l'étendue de son ignorance.

On était à la fin de l'été, le meilleur moment de l'année, quand les soirées qui ne voulaient pas finir offraient à Mia et Ivy des occasions de s'aventurer ensemble dans les bois. Un jour, elles étaient allées jusqu'à la rivière où elles s'étaient baignées nues. Par chance, personne, au réfectoire, n'avait remarqué leurs cheveux mouillés après leur retour. Joel, sourcils froncés, avait toutefois fait signe à Ivy de s'approcher. Les quelques mots qu'elle lui avait murmurés à l'oreille l'avaient mis de bonne humeur. Un peu plus tard, alors que personne ne les observait, Ivy avait accroché le regard de Mia et lui avait tiré la langue, provoquant un éclat de rire de la jeune fille. Mais les pouvoirs magiques d'Ivy n'opéraient pas toujours : un jour, Mia avait entr'aperçu la marque d'une brûlure au fer, sur le bras de sa mère, sans parvenir à distinguer la lettre en entier, parce qu'Ivy portait toujours des manches longues.

«Tu as perdu ta langue? la taquina Ivy, tout en arrangeant les tomates à l'étal.

— Non, non. Je me demandais d'où tu viens, c'est tout.

— De l'ouest de la Lune», répondit Ivy. Elle aurait dû se taire ou éluder la question, mais la réponse enjouée, qu'elle s'amusait à donner dans sa vie antérieure, chaque fois qu'on lui posait la question, jaillit spontanément. À l'ouest de la Lune, à l'est du Soleil, là où doit se rendre qui cherche le véritable amour.

«C'est une contrée dont parle un conte de fées», ajouta-t-elle alors que Mia la fixait, déconcertée. Que sa mère vienne d'un lieu enchanté ne l'aurait pas surprise plus que cela. Elle se souvint soudain d'une histoire que sa mère lui avait racontée et d'une phrase, en particulier : *Tu as accompli un long périple, mais la pire épreuve de ton voyage est toujours la prochaine étape.*

«Je viens de Boston, confia Ivy. Et ce n'est pas un royaume de conte de fées. Pas pour moi, du moins. Quelqu'un m'a tendu la main. Au lieu de la saisir, je suis venue ici. J'ai cru avoir trouvé l'ouest de la Lune, mais, aujourd'hui, je ne suis pas sûre qu'un tel endroit existe.»

Elles remarquèrent qu'Evangeline, réputée pour sa mauvaise langue, les observait. Ivy se tut. Mais, dès qu'Evangeline regarda ailleurs, Mia s'enhardit. Sa mère avait répondu à une première question, peut-être pouvait-elle tenter à nouveau sa chance ? Le bâtiment de brique, avec sa tourelle et ses fenêtres vertes, de l'autre côté de la place, l'avait toujours intriguée. «C'est un château?» demanda-t-elle.

Ivy rit : «Tu me fais rire». Mais elle comprit vite que Mia ne plaisantait pas. La Communauté prétendait protéger ses enfants en les tenant à l'écart d'un monde brutal. Jusque-là, Ivy avait jugé ce principe fondé. À cet instant, elle douta de sa validité.

«C'est une bibliothèque, Mia.» Désarçonnée par l'expression d'incrédulité qui accueillit sa réponse, elle secoua la tête pour chasser son découragement et ajouta : «Une bibliothèque. Tu sais ce que c'est. Ton école en a une.»

Cette bibliothèque scolaire était un placard destiné aux seuls ouvrages utiles à l'éducation des enfants de la Communauté. Tous passaient entre les mains d'Evangeline, qui les contrôlait page à page, pour s'assurer de leur innocuité. On y trouvait des manuels de mathématiques, d'orthographe ou d'apprentissage

de l'écriture, des guides pratiques dédiés à la chasse, à la pêche ou à l'agriculture, des livres d'Histoire, dont des paragraphes entiers étaient caviardés. Mia les avait tous feuilletés avec attention, aucun n'avait jamais éveillé sa curiosité.

«La bibliothèque où j'allais s'appelle l'Atheneum, poursuivit Ivy, songeuse. Les jours de pluie, j'y restais jusqu'à la fermeture.»

Constatant l'expression fascinée de sa fille, Ivy prit soudain une initiative inattendue. Elle jeta un regard par-dessus son épaule. Aucun membre de la Communauté ne se souciait d'elles. Les hommes déchargeaient les camions et Evangeline était repartie à la ferme, afin de réapprovisionner leur étal. «Va voir par toi-même, suggéra-t-elle à sa fille. Si on te pose des questions, tu diras que tu cherches les toilettes. Mais fais vite, d'accord?»

Mia acquiesça d'un signe de tête. Elle traversa la place à grandes enjambées et se faufila, aussi vite qu'elle put, à l'intérieur du bâtiment. Elle resta un instant interdite. Jamais elle n'avait envisagé qu'il puisse exister autant de livres dans le monde. Elle observait les longues tables, les fauteuils accueillants, disposés près des fenêtres. Se décidant à poursuivre son exploration, elle pénétra dans la salle dédiée aux livres pour enfants. Au mur, une fresque montrait un garçon, vêtu de vert, et une fille qui le tenait par la main et semblait voler. Sur les rayonnages s'alignaient des recueils de légendes et de contes de fées. Mia trouva un volume intitulé *À l'ouest de la Lune*. Elle commença à le lire, le regard brouillé par l'émotion.

«Regarde, Maman, il y a une fille qui pleure», dit un petit garçon.

Mia quitta la pièce. Elle se trouva bientôt dans la section dédiée aux romans. Elle tendit la main vers les rayonnages et prit un livre au hasard. Sa reliure fatiguée, d'un brun passé, et son lettrage d'or, à demi effacé, ne le distinguait en rien. Mais, en l'ouvrant, elle tomba sur une dédicace, écrite à l'encre bleue.

À Mia, s'il s'agissait d'un rêve, nous l'avons partagé et tu étais mienne.

Elle remit le livre à sa place. Son cœur battait à tout rompre. Il devait s'agir d'un mauvais tour. Joel, sans doute, lui avait tendu un piège. Elle jeta un coup d'œil furtif derrière elle. Non, elle

n'avait pas été suivie. La seule présence notable était celle de la bibliothécaire, plongée dans son travail, derrière son bureau. Et pourtant, il semblait que quelqu'un avait anticipé sa venue.

Mia s'enfuit à toutes jambes, redoutant de voir Joel se mettre en travers de son chemin. Elle ne reprit son souffle qu'une fois la sortie gagnée. Encore haletante, elle regarda le stand de la Communauté, de l'autre côté de la place. Sa mère s'y trouvait toujours, elle qui venait d'au-delà de la Lune, avec ses beaux yeux aux reflets d'argent. Étaient-elles toutes les deux sous l'empire d'un sortilège?

Ivy aperçut Mia. D'un signe de la main, elle lui signifia que la voie était libre et qu'elle pouvait revenir.

«Alors, ça t'a plu? demanda Ivy à voix basse dès que Mia l'eut rejointe.

— Il se passe des choses magiques dans cette bibliothèque, répondit Mia.

— Ne dis pas de bêtises. La magie n'existe pas, la reprit Ivy, d'un ton contrarié. Est-ce qu'on serait ici, si la magie existait?

— Tu en es certaine? Je crois que j'ai vu un signe, dans un livre.

— Quel genre de signe?

— Un signe... comme si le livre que j'ai ouvert avait été écrit pour moi.

— La magie est un prétexte. C'est une façon de se convaincre qu'on maîtrise des phénomènes qui nous échappent.

— Comme nos vies? demanda Mia, une pointe d'amertume dans la voix.

— Mia, j'ai fait de mon mieux!»

Mia constata avec surprise que sa mère était proche des larmes. Elle allait s'enquérir des raisons de cette tristesse, quand le camion de la ferme vint se garer à l'arrière du stand. Evangeline et Tim sortirent de la cabine. Il fallut décharger des dizaines de cageots de tomates de toutes variétés, dont certaines n'avaient plus été cultivées depuis plus d'un siècle.

«On ne peut pas vivre dans un château, eut le temps d'ajouter Ivy avant d'aider au déchargement des cageots. Mets-toi bien ça dans la tête!»

Maintenant qu'elle avait franchi les portes de la bibliothèque, Mia se demanda si sa mère avait raison. Elle n'était pas omnisciente, après tout ! Elle ne savait même pas comment trouver le bonheur. Chaque nuit, Mia rêvait qu'elle s'enfuyait pour vivre loin de la Communauté et, chaque matin, en s'approchant de la fenêtre, elle devait bien se rendre à l'évidence : elle avait sous les yeux les champs et les chênes habituels et, au-delà, le mont Hightop, où au moins un randonneur par an se perdait et disparaissait à jamais.

Désormais, à chacun de ses passages en ville, Mia faisait un détour par la bibliothèque. Elle tentait de retrouver le livre à reliure brune où son nom était inscrit, mais elle ne parvenait pas à le situer. Peut-être avait-elle lu la dédicace de travers. Peut-être était-elle victime d'une illusion. Elle se mit à lire tout ce qui lui tombait sous la main. Elle déroba au hasard, des livres qu'elle glissait dans son sac à dos. Sans personne pour la conseiller dans ses choix, elle décida de procéder par ordre alphabétique, en commençant par Louisa May Alcott. La lecture des *Quatre filles du docteur March*, dans un recoin de la grange, eut l'effet d'une révélation. Mia n'arrêta plus de dévorer les livres, jusqu'au jour où la bibliothécaire repéra son manège.

Sarah Mott, jeune quadragénaire, s'était installée dans l'Ouest du Massachusetts dès l'obtention de sa maîtrise en sciences de l'information et des bibliothèques, à l'université Simmons, à Boston. Sarah n'était pas originaire de la région et n'avait guère de préjugés. Malgré ce tempérament tolérant, elle voyait la Communauté d'un mauvais œil. Une précédente communauté avait existé à Blackwell, dans les années 1960 — les habitants en parlaient encore —, mais de taille plus modeste, elle prônait la paix et l'amour libre, en réaction à une guerre injuste et impopulaire. Ce nouveau groupe, qui cultivait le secret et s'imposait des règles strictes, paraissait moins candide. Avec sa natte roulée, ses habits gris à bon marché et ses chaussures de travail, Mia venait, à l'évidence, de la ferme. Que les livres en soient bannis, comme Sarah l'avait entendu dire, était de mauvais augure. Que pouvait signifier cette interdiction, sinon le refus des choix individuels, le rejet de l'espoir, la négation de toute

promesse d'avenir? L'adolescente aux cheveux roux avait beau voler des livres, ses visites à la bibliothèque ravissaient Sarah. Convertir une seule personne à la lecture, n'est-ce pas déjà changer le monde? Mais le chapardage était si maladroit et les choix de lecture si erratiques que Sarah estima de son devoir de mettre la petite voleuse au pied du mur, en usant de sa méthode de prédilection: l'encouragement à lire.

«Voulez-vous des conseils?» lui demanda Sarah. Se voyant démasquée, Mia fut prise de panique. Elle aurait voulu prendre ses jambes à son cou, mais elle resta là, paralysée. À tout prendre, la prison lui parut préférable à une confrontation avec son père, suivie d'un châtement corporel, subi devant toute la Communauté.

«Non, non, réussit-elle à balbutier. Je me débrouille toute seule.

— Très bien. Régalez-vous, mais sachez que nous apprécions que les livres nous soient restitués, de façon que tout le monde en profite.» Sarah tendit à Mia une carte d'adhérente. «Vous voilà officiellement inscrite chez nous. Empruntez autant de livres que vous voulez!»

Mia prit la carte et remercia chaleureusement madame Mott. De retour à la ferme, elle fila à la grange. Les brebis ne lui prêtèrent aucune attention, à l'exception de Dottie, sa préférée, qui vint s'allonger près d'elle, pendant qu'elle cachait la carte derrière une planche branlante, où elle conservait ses trésors.

«EST-CE QUE TU FAIS VRAIMENT ce dont je te soupçonne?» lui demanda Ivy, quelques semaines plus tard, alors qu'elles faisaient la queue, l'une derrière l'autre, au réfectoire. Leur rencontre relevait du seul hasard et nul n'aurait pu prétendre qu'elle résultait d'un calcul. On servait ce soir-là, des macaronis, des patates douces et une salade de tomates.

«Est-ce que tu vas là-bas?»

— Où, là-bas? reprit Mia, feignant l'incompréhension.

— Tu m'as très bien comprise, dit Ivy, donnant, en forme de plaisanterie, l'esquisse d'un/ esquissant, pour plaisanter, coup de coude dans les côtes de sa fille, avant d'ajouter: au château!

— Les châteaux n’existent pas dans la vraie vie. Tu me l’as dit toi-même», répondit Mia, sur un ton enjoué.

Ivy la regarda droit dans les yeux : « Sois prudente !

— Ne t’inquiète pas, la rassura Mia.

— Je ne plaisante pas », conclut Ivy, avant de rejoindre la table d’un groupe de femmes qui, disait-on, se plaignaient de son manque d’attention. Elle aussi devait se montrer prudente, elle le savait.

Dès lors, tout ce que Mia connut du monde, elle le puisa dans les livres. Elle apprit à quoi ressemblaient la bruyère et les effets d’un typhon venu de l’océan. Elle mémorisa les noms de rues de Paris, de San Francisco, de New York. Elle découvrit les Enfants perdus de Peter Pan et aussi un monde futur où les pompiers brûlaient les livres, tandis que des résistants apprenaient par cœur des romans entiers afin de les transmettre aux générations suivantes. Elle lut le théâtre de Shakespeare, qui lui révéla qu’il n’est jamais trop tard pour changer. Au sein de la Communauté, nul n’était capable de percevoir qui elle devenait et ce phénomène lui rappelait son passage favori de la pièce *Henry IV*, à l’acte II : *Nous possédons la recette de la graine de fougère, nous marchons invisibles*. Elle dissimulait son moi véritable dans un recoin de la bergerie, avec ses livres. Chaque fois qu’elle parvenait à s’éclipser, elle traversait la forêt jusqu’à la rivière Last Look où elle lisait le dernier roman emprunté, installée sur la berge. Quand elle tournait une page, les oiseaux s’envolaient et le feuillage des arbres tremblait. « Si la magie existe, murmurait Mia, il faut que je la possède. »

À 15 ANS, LES ENFANTS QUITTAIENT l’école de la Communauté. Ni remise de diplôme ni cérémonie ne sanctionnait la fin de leur parcours. Ils troquaient simplement une série de tâches contre une autre. Joel prêtait au travail plus de vertus qu’à l’éducation pour former les jeunes esprits. Mia était parfois affectée au bureau, où elle s’occupait du classement et de l’expédition du courrier, au côté d’Ivy. Un jour que mère et fille contrôlaient ensemble les comptes du stand de légumes, Evangeline entra dans la pièce.

«Elle est censée être ici? s'étonna-t-elle auprès d'Ivy, en désignant Mia du regard. Ce serait quand même mieux pour elle de travailler à l'extérieur. Elle a besoin d'exercice.»

Les enfants appartiennent à tous. L'amour est partout. Une seule famille compte: la nôtre.

«Pose donc la question à Joel!»

Ivy affichait toujours la plus grande courtoisie avec Evangeline, dont elle connaissait l'influence. Elle s'autorisait, cette fois, un ton plus brusque. Elle venait d'apercevoir Joel dans l'embrasement de la porte, et le regard concupiscent qu'il lui adressait l'informait de ce qu'il attendait d'elle, dès qu'ils seraient seuls. La situation donnait à Ivy une marge de manœuvre.

«Mia apprend un peu de comptabilité», lança-t-elle à son mari.

«Très bien, acquiesça Joel. On a besoin de filles dégourdies, mais pas trop quand même, poursuivit-il, à l'adresse de Mia. Personne n'apprécie les filles trop futées. Elles finissent par se nuire à elles-mêmes.»

Mia se raidit et baissa les yeux, réflexe habituel lorsque son père s'adressait à elle. On prêtait à Joel le don de lire dans les consciences. Les membres de la Communauté assuraient qu'il pouvait percer à jour un menteur en cinq minutes, un voleur en une poignée de secondes. Il y avait de quoi inquiéter Mia: elle était les deux.

«Mia prend beaucoup d'initiatives, commenta Evangeline, sur un ton de reproche.

— Elle s'applique», répondit Ivy, en levant les yeux vers son mari. Elle le connaissait mieux que quiconque. Mieux qu'Evangeline. Après tout, elle partageait son lit toutes les nuits. «Comme moi», poursuivit-elle, en le fixant du regard.

Après le départ de Joel, Evangeline gagna la petite cuisine attenante pour se préparer un thé. Mia avait terminé sa journée. Alors qu'elle s'apprêtait à refermer le meuble-classeur, elle remarqua une vieille enveloppe jaunie, calée tout au fond du tiroir, probablement ignorée depuis une éternité. Elle l'attrapa et réussit

à en extraire une délicate aquarelle de petit format, où figurait le mont Hightop. On y voyait des champs de maïs mûr, les fougères du marais, près de la rivière Last Look et tout un paysage familier, tel qu'il avait dû être avant l'installation de la Communauté. Pour la première fois, Mia eut conscience de la beauté des lieux.

Cette miniature était un véritable trésor, le premier bien qu'elle désirait s'approprier. Quelques phrases étaient griffonnées au dos de la feuille, au moyen d'une encre rouge. Probablement extraite de jus de mûres, elle avait pâli avec le temps. Mia ne chercha pas à déchiffrer le message que composaient ces mots, qui ne lui évoquaient rien. Elle ne s'y attarda guère, toute son attention se concentrait sur cette image merveilleuse. L'art n'avait pas sa place dans la Communauté, Mia n'avait jamais franchi les portes d'un musée, peintures et dessins lui étaient inconnus.

Evangeline entra dans la pièce, sa tasse fumante à la main. Le thé était, disait-elle, son péché mignon, une habitude dont elle ne pouvait se passer. Elle s'était constitué une réserve, qu'elle gardait au fond du placard, dans un bocal à l'abri des regards, car Joel considérait la consommation quotidienne d'un produit, quel qu'il soit – héroïne, café ou thé – comme une addiction coupable.

« Qu'est-ce que c'est ? demanda-t-elle, en remarquant le papier que manipulait Mia.

— Rien, rien », répondit spontanément Mia, avant de réaliser que sa réponse n'allait pas satisfaire son inquisitrice.

Alors qu'Evangeline se penchait déjà au-dessus de l'épaule de Mia pour satisfaire sa curiosité, Ivy, qui appréciait peu l'insistance mise à questionner sa fille pour une affaire de si peu d'importance, intervint : « C'est une peinture. Mia veut décorer la salle des petits, à l'école. Elle va créer une fresque, en s'inspirant de cette image. »

Mia fut soulagée de cette diversion. Elle s'empressa de glisser l'aquarelle dans sa poche. Elle n'avait pas pris le temps d'examiner de plus près les mots inscrits au dos, mais elle avait pu déchiffrer la signature : Carrie Oldenfield Starr. C'était le nom de la première

épouse de Joel. Son nom était rarement mentionné, à l'exception de la date anniversaire de son décès, quand un bouquet de fleurs était déposé sur sa tombe. Selon Ivy, tout ce que possédait la Communauté, elle le devait à Carrie, aussi Mia se demandait-elle pourquoi on n'adressait jamais de remerciements à une bienfaitrice aussi généreuse, lors des assemblées du dimanche. Peut-être lui reprochait-on de s'être vouée à la peinture, se dit-elle sur le moment.

« Une fresque ? réagit Evangeline. Pas sûr que cette idée plaise à Joel !

— Sa première épouse était bien une artiste, non ? Je suis sûre qu'il sera d'accord », la coupa Ivy.

Après tout, c'était elle, l'épouse, désormais. Elle avait son mot à dire.

Evangeline réfléchit un long instant. « Très bien, dit-elle enfin, s'adressant à Mia. Tu peux garder cette aquarelle. »

Pour Evangeline, l'incident ne méritait pas de longs palabres et, tout bien considéré, cette opération d'enjolivement ne ferait pas de mal à la salle de classe des petits. « Mais tu t'en tiens au paysage, n'est-ce pas ? Je ne veux pas voir de représentation de la figure humaine. Ce serait un péché d'orgueil. »

La fresque n'était pas aussi réussie que le modèle qui l'inspirait et sa réalisation prit l'essentiel du temps libre de Mia, au cours des semaines suivantes. Elle dut sacrifier la lecture, mais elle prit plaisir à ce projet. Tim, qui avait la haute main sur le matériel de construction, l'autorisa à utiliser les fonds de pots de peinture bleue, jaune et verte, et les enfants, qui n'avaient jamais posé les yeux sur une fresque murale, s'émerveillaient de reconnaître le mont Hightop et l'alignement des rangs de maïs, dans les champs à l'équerre. Evangeline, elle-même, dut admettre que Mia avait bien travaillé.

Tout le monde oublia la petite aquarelle signée Carrie Oldenfield Starr, à l'origine de cette initiative, sauf Mia, qui la gardait précieusement, à côté de sa carte de bibliothèque, dans sa cachette de la grange. Elle l'en sortait souvent, pour la contempler et se représenter le paysage qui l'entourait, tel

qu'il était quand la peintre l'avait pris pour sujet, avec son unique ferme blanche, flanquée d'une petite grange. C'était avant l'arrivée de la Communauté et de ses installations. Mia aurait voulu pénétrer dans ce monde où fleurissaient les tournesols, où il semblait qu'on pouvait vivre comme on l'entendait et lire des livres toute la journée, sans que quiconque y trouve à redire. Un monde où personne ne vous punirait d'être ce que vous êtes.

QUI FLIRTE AVEC LE RISQUE une fois est vite tenté de recommencer. Est-ce une addiction ou de la témérité, est-ce de l'inconscience ou du désespoir? De plus en plus fréquemment, Mia franchissait la barrière qui gardait l'entrée de la Communauté, tout au bout d'un long chemin de terre. Que se passerait-il, se demandait-elle, si elle partait vers l'ouest, le long de la Route 17? Atteindrait-elle la Lune? Traverserait-elle des villes et des rues où s'aligneraient librairies et cafés? Y serait-elle invisible et libre de ses actes?

Les Heures de contemplation offraient la fenêtre la plus favorable pour enfreindre les règles. Ce rite revenait chaque samedi, entre 16 et 18 heures. C'était un temps consacré à la méditation et à l'introspection. Il se concluait par une longue génuflexion, pendant laquelle, où qu'il se trouve, chacun devait exprimer sa gratitude pour tous les biens dont il jouissait et pour tout ce qu'il devait à la Communauté.

Jusque-là, Mia avait profité de cette suspension des activités pour lire en cachette. Mais, frustrée par sa quête, restée infructueuse, du livre où figurait son prénom et qui semblait lui être adressé, elle préférait désormais vadrouiller ici et là. Elle était allée jusqu'aux terrains de sport, où elle avait assisté à un match de foot entre deux équipes d'enfants de Blackwell et applaudi les gagnants de ce jeu dont les règles lui échappaient. Elle avait poussé les portes de la pâtisserie et dévoré des yeux un opulent gâteau aux trois étages empilés, nommé d'après trois péchés capitaux: Gourmandise, Envie et Colère. Elle s'était assise sur un banc public, à côté du commissariat. « Tout va bien? » lui

avait demandé un policier, l'air perplexe, alors qu'il sortait du bâtiment. Les membres de la Communauté s'interdisaient toute relation avec la police, quels que soient les problèmes qu'ils pouvaient rencontrer. « Vous avez une jolie vue, d'ici », avait répondu Mia. Le commissariat faisait face à la bibliothèque, sur la grand-place. « Oui, on ne peut pas se plaindre », commenta le policier. Après cet échange, elle avait vite quitté les lieux, par crainte d'attirer à nouveau l'attention. *Il faut m'aider*, aurait-elle voulu dire. *Je veux trouver un moyen de m'évader*.

Un après-midi, au cours de ses déambulations, Mia passa devant la taverne Jack Straw. Les membres de la Communauté n'étaient pas autorisés à fréquenter les bars : boire de l'alcool et entretenir des relations avec les locaux leur était interdit. Poussée par la curiosité, elle jeta un œil à travers la vitre. Un serveur aux traits avenants, à peine plus âgé qu'elle, vidait les poubelles. Il remarqua son manège.

« Tu es un peu jeune pour boire des coups », lui dit-il en plaisantant. À l'air perdu et affamé de Mia, propre aux enfants de la Communauté, il devinait d'où elle venait. Il plaignait les occupants de cette ferme délabrée où, disait la rumeur, tous les gestes quotidiens – des interdits alimentaires aux heures de sommeil et aux relations sociales – obéissaient à des règles strictes.

« Une assiette de frites, ça te dirait ? » lui demanda le serveur.

Mia ne savait pas ce qu'étaient les frites. « Pourquoi pas ? » répondit-elle néanmoins, en le suivant à l'intérieur. Avec ses recoins aux banquettes de cuir, la taverne était sombre et accueillante.

« Installe-toi, j'arrive tout de suite », lança le serveur.

Un homme âgé, installé au bar, sirotait une bière. Il s'agissait de Max Starr. Issu d'une vieille famille de Blackwell, il se demandait depuis toujours comment sa cousine Carrie avait pu céder une part aussi importante du patrimoine familial à un étranger. L'adolescente qui venait d'entrer avait tout l'air d'appartenir à la bande de traîne-savates qui avaient pris possession de la ferme.

Elle portait ses cheveux tressés à l'ancienne, et des vêtements sans fioritures. Malgré cela, elle paraissait avenante et avait même souri lorsqu'elle l'avait surpris en train de l'observer.

«Les terres où vous vivez appartenaient à ma cousine, lui dit-il. Elles étaient dans la famille depuis près de trois cents ans.

— Vous parlez de Carrie Oldenfield, répondit Mia. C'était une artiste.»

Étonné par cette réponse pondérée et par le charme de l'adolescente, Max Starr se détendit. Elle n'avait pas cet air absent auquel on reconnaissait les enfants de la Communauté.

«Exact. Elle est allée à la Museum School, à Boston. Elle a même étudié à Paris. Pour ce que ça lui a rapporté...

— Ça ne lui a rien rapporté? Pourquoi? voulut savoir Mia

— Parce qu'elle a épousé ce type, grimaça-t-il, avec un soupir de dépit.

— C'est bien triste qu'elle soit morte», ajouta Mia.

Pour une raison qui lui échappait, elle se sentait soudain coupable.

«On doit tous passer par là, poursuivit Max Starr. Ce qui est affligeant, c'est les choix qu'elle a faits dans sa vie. Une fille adorable, pourtant! Une cousine au second degré, de la génération suivant la mienne. Il secoua la tête: en tout cas, ça montre comment un homme peut gâcher la vie d'une femme.»

Mia tenta d'imaginer ce qu'aurait pu être la vie de sa mère si elle n'avait pas épousé Joel. Elle vivrait, à l'ouest de la Lune ou ailleurs, là où personne ne pourrait la rabaisser. Lors de la précédente assemblée du dimanche, plusieurs femmes de l'atelier de couture s'étaient plaintes de son comportement. Elle avait dû implorer leur pardon. On lui reprochait d'avoir récité des vers d'Emily Dickinson, pendant la confection d'un plaid.

Je suis dehors avec des lanternes, à la recherche de moi-même.

Devant toute la Communauté, Ivy avait été contrainte de s'avancer jusqu'à son mari. Il lui avait imposé le port, sept jours durant, d'un insigne autour du cou, sur lequel figurait la lettre O pour orgueil. Aux yeux de Mia, cet anathème n'altérerait en rien la

beauté de sa mère. Il nourrissait juste la détestation qu'elle vouait à son père.

À l'arrivée du serveur portant une assiette de frites et un flacon de ketchup, Mia s'assit et commença à dévorer son plat comme une affamée. Ces frites étaient divines.

«Oh là, prends ton temps, recommanda Max Starr, qui la regardait engouffrer le contenu de l'assiette. On ne vous donne rien à manger, dans cette ferme?»

— Des pommes de terre à l'eau, dit Mia, entre deux bouchées. Mais rien d'aussi bon que ça.

— Ils sont dingues ou quoi? reprit le vieil homme.

— Peut-être», admit Mia. Elle n'avait jamais associé ce terme à la Communauté, mais le propos de Max Starr jetait une lumière nouvelle sur leur façon de vivre. «En fait, ça se pourrait bien.

— Mais toi, tu ne m'as pas l'air d'être comme eux, affirma Max Starr, séduit par la franchise de l'adolescente.

— J'ai l'air de quoi, alors?» demanda Mia, sincèrement impatiente de connaître la réponse. Jamais encore, elle n'avait parlé aussi longtemps avec un inconnu.

Max Starr considéra la question avec attention avant de répondre :

«Tu as l'air d'une jeune fille qui aime les frites.»

Un large sourire éclaira le visage de Mia. C'était exactement ça. Elle était une adolescente comme les autres qui redemandait des frites et à qui on les accordait, en cette journée extraordinaire où elle brisait les règles et vivait comme tout le monde.

À la suite de cet épisode, Mia commença à se figurer ce que pourrait être sa nouvelle vie si elle s'enfuyait. Elle y pensait en désherbant les plates-bandes ; en repassant les chemises à la buanderie ; au jardin d'enfants, où elle était assignée les après-midis ; au secrétariat, quand elle classait les factures. Elle y pensait au potager et en cueillant les pommes dans le verger. Elle échafaudait des plans d'évasion et, chaque fois qu'elle croisait Ivy ou l'apercevait à l'autre bout d'un champ, elle pensait : *Quittons ces lieux ensemble ! En pleine nuit, quand tout le monde dormira, on ira jusqu'à la route, une voiture s'arrêtera, on montera*

à bord, pas une seule fois on ne regardera en arrière, pas une seule fois on n'hésitera, et en un rien de temps, on trouvera l'ouest de la Lune. Nous marcherons invisibles et nous disparaîtrons.

UN JOUR, À LA FIN DE L'ÉTÉ, Mia, qui avait trouvé refuge à proximité des plantations de tomates, entendit les voix de femmes qui approchaient. C'était l'heure de l'atelier couture, elle pensait être tranquille, mais la séance était annulée, parce qu'il fallait d'urgence cueillir des tomates, arrivées à maturité. Toutes les mains étaient requises. Mia eut un pincement au cœur. Voilà qu'on l'interrompait, au moment où elle notait sur un bout de papier les détails de sa fugue. *Partir de nuit. Sortir par la fenêtre. Ne pas s'encombrer de bagages. Ne pas hésiter. Se munir du strict minimum. Emprunter l'argent du bus à Sarah Mott. Prévoir un point de rendez-vous avec Ivy dans la forêt. Décamper aussi vite que possible.*

Le soleil frappait fort sur les épaules de Mia. Du champ montait l'odeur entêtante des plants de tomates. Avant que les couturières franchissent la haie, Mia eut le temps de déchirer ses notes, de les jeter et de labourer le sol du talon pour les enfouir. Un dernier lambeau de papier lui restait dans la main. La peur d'être surprise la tarauda un instant. Elle avait provoqué la colère de son père une seule fois, à 8 ans, en sautant dans une flaque d'eau. Il l'avait enfermée dans la cave obscure où étaient remisées les confitures et les conserves de fruits. Une heure durant, elle avait frappé du poing contre la porte et pleuré si fort qu'Ivy avait persuadé Joel de lever la punition en l'assurant que Mia avait compris la leçon. Cette fois, elle n'était plus une enfant et son méfait serait jugé plus grave qu'un caprice irraisonné.

Les beaux yeux gris d'Ivy, qui se trouvait au sein du groupe, se posèrent sur elle. Sa mère avait compris que quelque chose n'allait pas. Leur arrivée soudaine contrariait Mia.

«Regardez un peu qui se porte volontaire pour la cueillette, même quand ce n'est pas son tour! lança Evangeline, d'un ton à l'amabilité forcée. J'ai toujours dit que tu aimais prendre des initiatives», ajouta-t-elle en plissant les yeux.

Mia feignit l'indifférence. Elle resta assise, les mains dans le dos, pendant que les femmes de l'atelier couture s'engageaient dans les rangs de tomates pour commencer la cueillette. Elle voyait déjà son forfait révélé, la sanction prononcée, les coups de fouet devant l'assemblée, le confinement dans la grange obscure, les corvées supplémentaires. À ce moment, elle sentit quelqu'un l'effleurer dans son dos. Sans regarder Mia, Ivy prit sa main, l'ouvrit et fit glisser entre ses doigts le dernier morceau de papier. Décamper aussi vite que possible. C'était la seule phrase qu'elle n'avait pu détruire. Mère et fille échangèrent un regard, le temps qu'Ivy, esquissant un sourire, porte la main à sa bouche et y place le bout de papier. Mia dut combattre une irrésistible envie de rire. Elle savait maintenant de qui elle tenait sa propension à enfreindre les règles.

« Qu'est-ce que tu as à mâchouiller comme ça ? » lui demanda Evangeline, suspicieuse.

Le ciel était d'un bleu intense, c'était une journée magnifique, au pied du mont Hightop, comme à mille lieues de là.

« J'ai avalé une mouche, répondit Ivy du tac au tac, elle a dû me prendre pour une grenouille. »

SARAH MOTT APPRIT À MIA à se servir d'un ordinateur. Pour une fois, ce n'étaient pas les adolescents qui initiaient la quadragénaire aux arcanes du numérique ! Mia ignorait tout dans ce domaine, aussi Sarah dut-elle commencer par le B.A.-BA. Mia la remercia et dès qu'elle commença à se débrouiller par elle-même, elle consulta les archives de la presse locale. Elle voulait trouver des informations sur Carrie Oldenfield Starr, mais la disparition de l'artiste n'avait même pas fait l'objet d'une nécrologie. Sa vie était-elle passée inaperçue ?

Au cours de ses recherches, Mia vit passer plusieurs articles, à propos de noyades dans les deux rivières locales, la Last Look et la Eel. Une affaire retint son attention : elle concernait une petite fille dont on disait que l'esprit hantait les lieux depuis son accident. On l'appelait l'Apparition. Chaque année, au mois d'août, lors de la fête locale qui commémorait la

fondation de Blackwell, un spectacle mettait en scène la présence d'un être fantomatique au-dessus de la rivière Eel, dans le sillage de l'accident. Les années précédentes, Mia avait remarqué les affiches annonçant la fête locale, mais elle n'y avait jamais assisté. Cette fois, elle était bien décidée à voir ce spectacle.

Par chance, le soir de la représentation, les adultes étaient convoqués à la maison commune pour discuter du calendrier des prochaines récoltes. Mia se faufila par la fenêtre, courut jusqu'à la barrière et marcha le long de la Route 17. Elle assista au spectacle depuis l'orée du bois.

La pièce concluait une journée de festivités en hommage aux premières familles venues de Boston pour fonder Blackwell dans un milieu encore inculte. Sur la place, les guirlandes de lanternes de papier éclairaient les stands de hot-dogs, de glaces et de tartes aux myrtilles. La quasi-totalité des habitants était agglutinée, comme sous l'effet d'un sortilège, autour des tréteaux montés le matin même. Mia n'échappait pas à l'envoûtement. Voir le monde changer sous ses yeux, c'était magique. Un garçon et une fille, portant chacun une lanterne à bout de bras, cherchaient leur sœur disparue. Mia souffrait avec eux, son cœur battait plus fort. Elle était transportée, mais le spectacle se concluait déjà. L'Apparition interpellait sa sœur : le destin avait tranché, elle ne serait pas sauvée, mais son esprit se manifesterait à tout jamais près de la rivière qui l'avait emportée. Quand les acteurs quittèrent la scène, Mia eut l'impression d'émerger d'un rêve. Elle reprit le chemin de la ferme et tomba sur Ivy.

« Tu sais ce qui te pend au nez avec tes bêtises ? » chuchota Ivy. Voyant sa fille courir à travers champs, elle avait décidé de la suivre. Son intention initiale était de la rattraper et de la ramener à la ferme, mais, lorsqu'elle s'était enfin rapprochée, le spectacle avait commencé. Elle avait été aussitôt captivée, comme si elle-même était ensorcelée. Maintenant, elles marchaient côte à côte, à grands pas, dans l'obscurité, appréhendant avec toujours plus d'inquiétude le sort qui les attendait si on les surprenait.

Malgré la crainte qui les gagnait, Ivy esquissa un sourire. Elle se félicitait d'avoir mis sa fille au monde, de traverser la nuit en compagnie d'une adolescente bien vivante. Au moins, elle ne cheminait pas avec un spectre.

«Tu sais quel jour compte le plus pour moi?»

Leur escapade inopinée balayait les interdits, Ivy se sentait libre de se confier. Elle était à nouveau l'adolescente d'autrefois, amatrice d'expéditions nocturnes, se glissant hors de l'appartement familial, à l'insu de ses parents.

«Le 16 mars.»

Mia leva les yeux vers sa mère. De quoi voulait-elle parler?

«C'est la date de ton anniversaire, lui apprit Ivy. Peut-être es-tu intéressée de le savoir?»

Mia avait toujours été curieuse à ce sujet, mais les anniversaires étaient vus comme des futilités condamnables. Non seulement ils n'étaient jamais fêtés, mais les enfants devaient ignorer la date de leur naissance, afin que ce jour ressemble à tous les autres et qu'ils n'en tirent aucune vanité. Grâce à cette information, Mia se sentait enfin elle-même. Cette nuit était magique. Mère et fille avançaient ensemble, invisibles aux yeux de tous, libres d'agir et de parler à leur guise. Mia aurait voulu continuer ainsi toute la nuit. Elles marcheraient jusqu'en Californie, jusqu'à une destination si lointaine, qu'elles pourraient bien atteindre l'ouest de la Lune.

«C'était un beau spectacle, n'est-ce pas?» dit Ivy.

Mia acquiesça. C'était la première représentation à laquelle elle assistait, elle n'avait aucun point de comparaison, mais elle réalisait qu'elle avait gardé le regard braqué sur la scène dès que les acteurs étaient apparus.

Ô sœur, avait déclaré l'Apparition, *cherche-moi par les nuits sans étoiles.*

«Les fantômes n'existent pas, reprit Ivy, en appuyant sur chaque mot. Tu en es consciente, j'espère. Il n'y a pas d'esprits surnaturels, pas de héros, la vie ne ressemble pas aux contes de fées. Les histoires que je t'ai racontées sont des fictions, rien de plus.

— Je sais», répondit Mia. Elle réfléchit un instant avant d'ajouter: «Ce serait pourtant bien si ça existait.

— Non, coupa Ivy. Chacun est responsable de ses erreurs. Les fantômes et les histoires n’y peuvent rien changer.

— Moi, je crois que les histoires ont ce pouvoir, dit Mia.

— Je te croyais plus maligne...»

Ivy s’arrêta si brusquement que Mia buta sur elle. Elles étaient à deux pas de l’entrée. Les bâtisses de la Communauté se profilaient dans l’obscurité, sur le fond noir intense des champs et des prairies. Ivy allait devoir trouver une excuse imparable pour justifier son absence. Quand Joel ne la trouvait pas au lit, elle prétendait avoir eu une crise de somnambulisme et s’être éveillée en pleine nature. Il semblait la croire. Il lui restait à espérer que, cette fois encore, il accepterait son explication. Tout le monde dormait. Tout le monde rêvait. Mais elle était debout, Mia à côté d’elle.

«Enfin, j’espère que tu l’es», poursuivit-elle. Elle parlait à voix basse, du ton chaleureux d’une personne qui en aime une autre plus que tout au monde. «J’espère que tu es plus maligne que moi.»

LEUR ESCAPADE PASSA INAPERÇUE. Elles échappèrent, cette fois-là, à la punition, mais la chance allait tourner. Quelques jours plus tard, un livre interdit fut découvert dans la grange. Pendant sa séance de lecture clandestine, Mia s’était aperçue qu’elle était en retard. On l’attendait dans le potager. N’ayant pas le temps de remettre le livre dans sa cachette habituelle, elle s’était empressée de le dissimuler sous une botte de paille, dans la stalle de Dottie. Il s’agissait d’*Orgueil et Préjugés*. Mia l’avait emprunté à la bibliothèque, sans rien connaître de Jane Austen, dont le nom même lui était étranger, mais le titre évoquait pour elle les membres de la Communauté. «C’est un bon choix, lui avait dit Sarah Mott, quand elle avait enregistré son emprunt. Je suis sûre que tu vas vouloir lire ses cinq autres romans.»

Au cours de l’assemblée du dimanche, Joel brandit l’objet du délit, découvert pendant le curage de la grange aux brebis. Un lourd silence s’installa. *Orgueil et Préjugés*.

« Qui est prêt à avouer ses penchants à l'orgueil, ce soir? », lança Joel.

En l'absence de réponse, il commença à arpenter les lieux, son réflexe habituel lorsqu'il était contrarié.

« Nous ne voulons pas de livre et pour de bonnes raisons. Les livres engendrent la discorde. Les livres incitent à croire que le monde extérieur a plus de sagesse à offrir que nous n'en trouvons ici. Mais quel auteur oserait prétendre vous connaître mieux que je ne vous connais? Il n'y a aucun secours à attendre des livres. »

Mia était assise au dernier rang, sur une chaise de bois inconfortable. Son cœur tapait si fort, jusque dans ses tempes, qu'elle craignait qu'Evangeline, sur un siège proche du sien, ne l'entende. Elle redoutait que Joel poursuive son enquête à la bibliothèque. Il questionnerait Madame Mott, la menacerait peut-être, et on découvrirait que Mia s'y rendait régulièrement. Qui sait s'il n'y était pas déjà allé, s'il n'avait pas écrit le nom de Mia dans certains livres, afin qu'elle se mette bien dans la tête qu'elle lui appartenait? La panique la gagnait. Elle songeait à se lever et à s'enfuir dans les bois quand Ivy, au premier rang, se leva. De là où elle était, sa mère lui parut toute petite.

« Le livre est à moi, dit-elle. Je l'ai ramassé dans une poubelle, en ville, un jour de marché. Je l'ai feuilleté, mais j'ai vite abandonné. Je n'y trouvais aucun intérêt. »

Un chuchotement parcourut la salle. On conjecturait sur la sentence qui l'attendait.

Ivy était l'épouse de Joel, la favorite, mais les règles valaient pour tous. Les violer se payait d'une sanction, qui que l'on soit. Mia saisit des bribes des rumeurs qui parcouraient l'assistance : Ivy jouissait de trop de privilèges, elle méritait d'être punie pour ce livre, et d'ailleurs, elle l'avait probablement lu en entier, elle mentait en prétendant le contraire, sans compter que ce n'était sûrement pas le premier qu'elle s'offrait... Joel fit signe à Ivy d'approcher, comme s'ils étaient seuls dans la pièce. Elle se dirigea vers l'estrade en regardant droit devant elle.

Enfuyons-nous, se disait Mia. Devenons invisibles. Quittons ces lieux. Maintenant.

«Incline-toi!» ordonna Joel.

Ivy soutint son regard, mais elle obéit. Elle s'exécuta avec une telle lenteur, une telle dignité, que ses détracteurs en furent pour leurs frais. Rien dans son attitude ne traduisait la moindre contrition.

Joel demanda une paire de ciseaux. On les lui apporta. Mia baissa les yeux. Assister à cette scène lui était insupportable. Quand, enfin, elle osa regarder, elle vit le crâne de sa mère saccagé jusqu'aux racines. Les longues mèches de sa splendide chevelure noire jonchaient le sol, comme les plumes d'un corbeau.

«Et voilà pour l'orgueil.»

Le ton retenu de Joel accentuait la cruauté de la scène. Il s'exprimait comme s'il faisait preuve de mansuétude à l'égard d'une pécheresse, comme s'il attendait que sa victime lui manifeste de la reconnaissance. Les beaux cheveux noirs d'Ivy faisaient l'envie de toutes, ils séduisaient toujours Joel, qui arborait maintenant le regard illuminé d'un croyant dont la foi est mise à l'épreuve. «Je souffre plus que tu ne peux l'imaginer», affirma-t-il.

Ivy regagna sa chaise et s'assit comme si de rien n'était. Elle se tenait droite et ne laissait transparaître aucune émotion. Da sa place, Mia perçut la fierté qu'exprimait le visage de sa mère. Son crâne ravagé ajoutait à sa beauté. Elle était une autre Jeanne d'Arc, une sorcière de Salem au pied du bûcher.

Sitôt l'assemblée levée, Mia courut jusqu'à la forêt et disparut entre les arbres. Par sa faute, une innocente avait subi la punition que méritait son propre orgueil. *Un homme peut gâcher la vie d'une femme.* Les mots prononcés par le cousin de Carrie Oldenfield, à la taverne Jack Straw, résonnaient dans sa tête. Elle aurait voulu maîtriser la magie noire, prononcer une malédiction qui réduirait en cendres jusqu'à la dernière de ces maisons. À l'exemple de ces pièces de Shakespeare où la magie jouait un rôle, Mia voulait invoquer une formule aussi puissante qu'un coup de poignard pour transpercer Joel Davis. *Si elle ne nourrit rien d'autre, elle nourrira ma vengeance.* Elle décida à cet instant qu'elle ne tomberait jamais amoureuse. L'amour

est un joug, un maître insatiable, il accapare tout ce qu'on a à donner et il n'offre rien en retour sinon le désespoir. Elle n'ouvrirait jamais son cœur à quiconque, elle resterait une fille invisible, dépourvue d'émotions. Même sous le regard de tous, elle vivrait cachée.

Mia décida de se trancher les veines avec une branche cassée et de laisser son sang imbiber le sol, comme si elle possédait des pouvoirs occultes, comme si elle était une sorcière. Elle tint le bout de bois au-dessus de son poignet et éclata en sanglots. Elle n'était qu'une adolescente impuissante. Mais au fond de ce bois obscur, quelqu'un la surveillait. Une main se referma sur son bras et le repoussa.

À la lueur du clair de lune, Mia reconnut les traits de sa mère. Ivy, avec son crâne presque rasé, affichait une expression plus résolue que jamais.

«La prochaine fois, ne laisse pas traîner ton livre dans la grange! dit Ivy. Tu m'entends?»

Ivy réagit au regard ébahi de Mia par un rire assourdi, teinté d'amertume.

«Tu crois que j'ignore tout de tes visites à la bibliothèque? Moi aussi, à ton âge, j'aimais les livres. Je me suis dénoncée parce que c'est moi qui t'ai incitée à entrer dans cette bibliothèque. Et puis, c'est moi, sans doute, qui t'ai transmis le goût de la lecture. Donc, je considère que je suis fautive. Tu vois, j'ai beaucoup lu et ça m'a servi à quoi?»

— Le goût de la lecture ne se transmet pas par les gènes. C'est un choix, balbutia Mia, sur un ton indécis. Elle éprouvait tout à la fois de la gratitude et de la colère.

— Comme tu veux. Mais sois prudente! insista Ivy.

— On pourrait partir d'ici, dit Mia avec une assurance calme. J'ai un plan.»

Le regard qu'elles échangèrent manifestait une parfaite complicité.

Les enfants appartiennent à tous: Mia se moquait bien des principes de Joel. Elle savait qui se préoccupait de son sort, à qui elle pouvait se fier. Elles s'étaient rapprochées et chuchotaient. Chacune pouvait lire dans les pensées de l'autre.

«Que prévoit ton plan? On irait où?

— En Californie», suggéra Mia. À la bibliothèque, elle avait vu des photos de Monterey, de Bolinas, de San Francisco. C'était à l'autre bout du pays, très loin de Blackwell.

Ivy resta silencieuse. Mia craignait de l'avoir irritée. Enfin Ivy soupira :

«C'est si loin, ma chérie.

— Mais, justement», se justifia Mia.

Ivy hocha la tête :

«On n'y arrivera jamais.

— Pourquoi pas Boston, alors?» Mia pleurait sans même le savoir.

«Retourner d'où je viens? dit Ivy avec tristesse. Je ferais quoi, là-bas? Je n'ai même pas fini le lycée. Je ne pourrais pas te nourrir.

— Je travaillerai», insista Mia.

Ivy rit, mais cette fois encore, son rire était empreint de tristesse. Pendant sa première année dans la Communauté, quand elle paraissait soucieuse et incertaine de son avenir, Joel la mettait en garde : si jamais elle partait, il garderait Mia. *Mets-toi bien ça dans la tête!* la menaçait-il. Elle n'avait pas oublié ce chantage.

«Ma chérie, dit Ivy, tu as le droit de rêver. Mais sache que ce ne sont que des rêves.»

Dans cette forêt au crépuscule, elles n'étaient guère plus que des ombres. Presque invisibles. Les membres de la Communauté quittaient la salle commune. L'écho des voix leur parvenait.

«Sois plus prudente, dit Ivy. Jusqu'ici, je parviens à le calmer quand il est contrarié, mais il pourrait devenir incontrôlable s'il était vraiment excédé. Il a beaucoup changé depuis que je le connais. Je ne sais pas de quoi il serait capable.»

Après le départ d'Ivy, Mia resta dans les bois. Elle écoutait le chant des oiseaux de nuit, les battements d'ailes des hérons et des chouettes qui s'ébrouaient dans les branches. L'apparition de sa mère l'avait surprise à un tel point, réalisa-t-elle, qu'elle ne l'avait pas remerciée de s'être dénoncée à sa place. Elle était seule, maintenant, mais, qu'importe, elle lui exprima sa gratitude. Elle parla à voix haute dans le vide de la nuit. De cette façon, espérait-elle, le message avait une chance d'atteindre sa

destinataire. Mia n'oublierait jamais qui était là pour elle, qui s'était exposée à un châtimeut pour la protéger, qui l'avait suivie dans la forêt pour lui apprendre que rien ne dure jamais.